

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

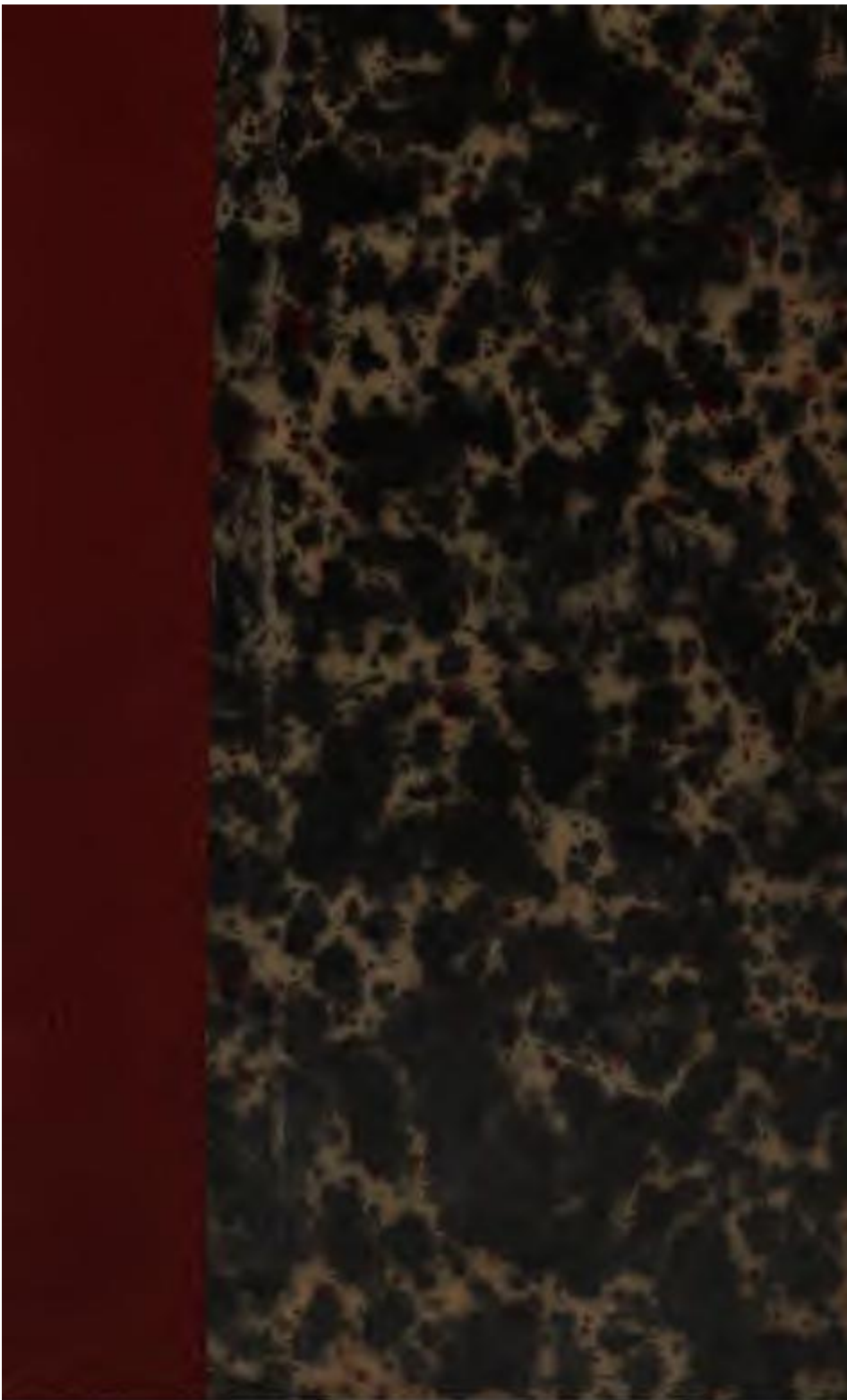
Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you: + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes. + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help. + Maintain attribution The Google's "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it. + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

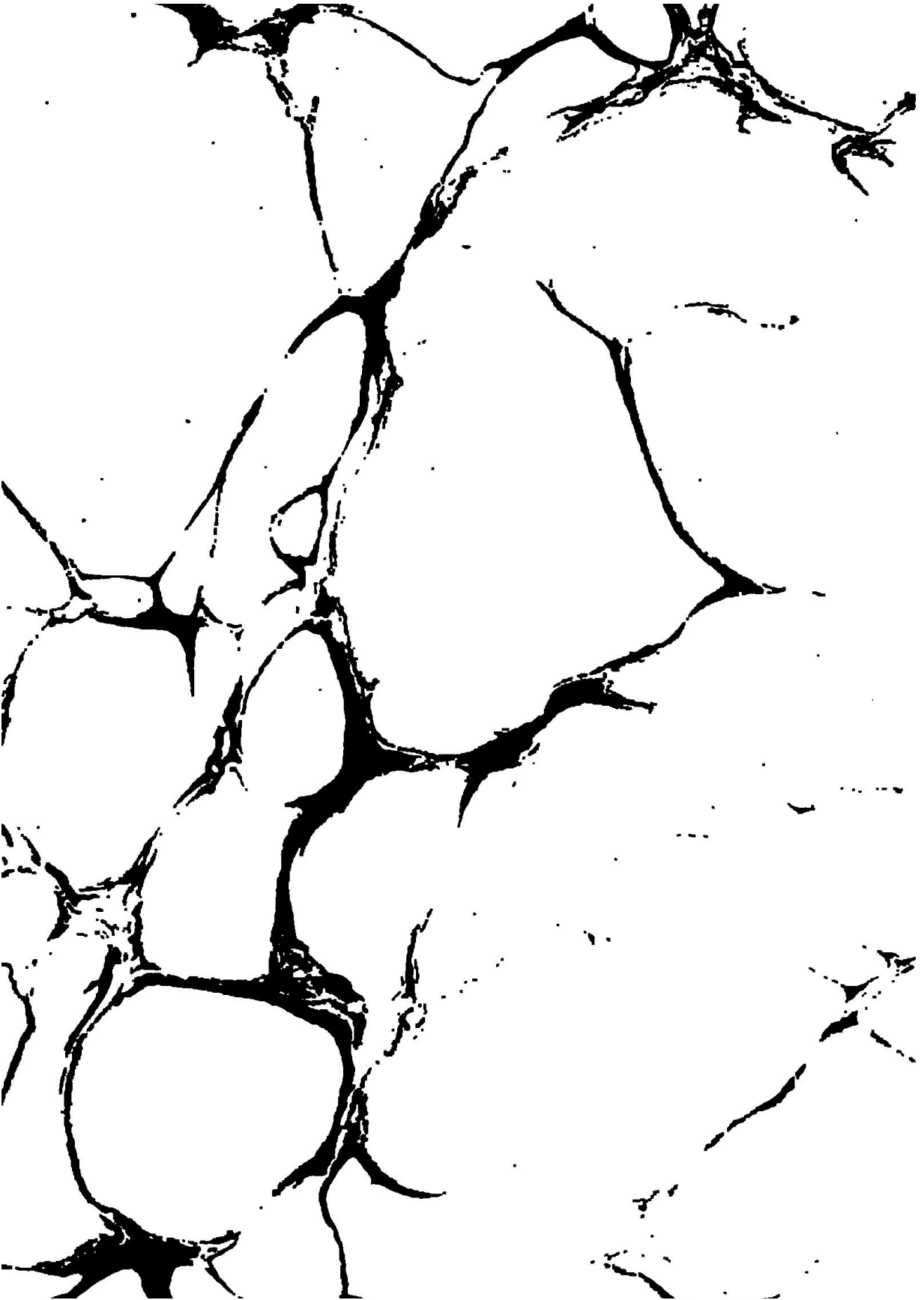
Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.co.il>



The text on this page is estimated to be only 0.89% accurate

$$>^{\wedge-\wedge\wedge}.<y' s-t^{\wedge}>^{\wedge}.\backslash$$



The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

^ >

The text on this page is estimated to be only 13.57% accurate

* ' ■ f } r CE QUE J'AI VU AU TEMPS DU PANAMA

The text on this page is estimated to be only 15.71% accurate

DU MÊME AUTEUR m CULTE DU MOt, tmb Fomans
idéologique*: . ' Soiu l'ceil dea Baibarei, i vol. " Un homme llbrCi 1 vol. "*"
Le Jardin de BéréilM, i vol. L'ennemi dei Loi*, 1 vol. Du sang, de La
volupté, de bi mort, 1 voL Un amateur d'flmei, 1, vo). Amori et Dolorl
Sacnun, 1 vol. I.BB amitié) françaises, 1 vol. LE ROMAN DE L'ÉNERGIE
NATIONALE : I. Les Déracinés, 1 voL II. L'Appel au Soldat, 1 vol. III.
Leurs Figures, 1 vol. Toute licence sauf I. , Une Journée parlementaire,
comédie, : Les Lézardes sur la maison, 1 vol. Ce que J'ai tu & Rennes, i voL
Quelques cadences, 1 vol. ILe voyage & Bparte, 1 vol. De Hagel aux
cantines du nord, 1 vol. Huit Jours chez H. Renan, i vol. Une visite sur un
champ de bataille, 1 \ La vletge assassinée, 1 vol. Alsace- 1 orr aine . Ce
que J'ai vu au temps du Panama. LES BASTIONS DE L'EST :
Prochainement : A le Secret de Tolède.

The text on this page is estimated to be only 15.43% accurate

de V Académie française CE QUE J'AI VU au temps DU
PANAMA 1 PARIS BIBUOTH&QUB INTERNATIOIf ALB DBDITIO»
E. SANSOT ei O* 53, RUE SAINT-ANDB DES-ARTS, 53 1906

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

iZi:'^ :%yl-ires ,nr Boi

AVERTISSEMENT Les scènes historiques que nous publions sous le titre : Ce que j'ai vu au temps du Panama sont extraites de Leurs figures, troisième volume du Roman de l'Energie nationale. Que le lecteur relie, à ces choses vues et vécues, les récits de V aventure boulangiste qui se trouvent dans TAppel au Soldat (deuxième partie du Roman de l'Energie nationale). Qu'il y rattache encore Ce que j'ai vu à Rennes qui a paru dans notre collection des Œuvres choisies : et il remarquera que M, Maurice Barrés a fait toute l'histoire de ces vingt dernières années en décrivant leurs convulsions principales : Boulangisme, Panama, Affaire Dreyfus. Les ÉDITEURS.

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

1



CE QUE J'AI VU AU TEMPS DU PANAMA I PREMIERS
ROULEMENTS DU TONNERRE M. le procureur général Quesnay de
Beaurepaire, ayant reçu de M. Prinet le dossier complet du Panama, s'en
alla l'étudier, durant Tété de 1892, à la campagne. La plume à la main, il
dépouilla l'énorme expertise de M. Flory et conclut aux poursuites contre
MM. Ferdinand et Charles de Lesseps, Gottu, Marins Fontane,
administrateurs du Panama, et contre M. Eiffel. C'était se mettre dans le
courant populaire, mais où l'on pourrait trouver des surprises. Le 18
octobre, jour de la rentrée des Chambres, les députés vinrent en grand
nombre au Palais-Bourbon. Dans leurs arrondissements, la plupart avaient
été obligés de réclamer la lumière, la lumière complète ; ils s'étaient vantés
d'avoir à plusieurs reprises notifié au gouvernement qu'il recherchât toutes
les responsabilités ; — c'est (jue le populaire ne comprend pas les nécessités
politiques; — mais ce 18 octobre, dans les couloirs du Palais-Bourbon,)
gens de bon sens, ils chuchotent que 280640

leureux répéter avec les pur int atterrés: « Il faut aller , et, s'il y a
des vendus, les ej ^pendant elle demeure difficile ouvernement. L'opinion
réel

avait d'attendre la décision du goudron. Il exposa en outre les scrupules maintenant embarrassaient sa conscience de magistrat, et pour les dissiper, il lui fit un supplément d'enquête. Ricard hochait la tête. Pour consentir à une enquête supplémentaire, il écrivit une lettre où le Procureur général assumait la responsabilité du retard, sur le lendemain 21 octobre, M. Quésada Beaurepaire visitant M. Carnot à qui il confessa que, depuis son rapatriement était fort ébranlé, notamment sur son action frauduleuse. Là-dessus, M. Carnot l'ordinaire si froid et si réservé, lui dit : M. de Lesseps n'est pas un homme d'humeur. Je le croirais plutôt idiot. Seulement sa fougue naturelle l'emporte. Il raisonne mal et ne sait pas attendre ; de là bien des actes fâcheux, accomplis sans intention de nuire. ' Cette préparation, dans les couloirs de la Chambre, on commença de dessiner l'histoire. Des farceurs traînaient dans sa queue et dans la boue M. Louis Ricard. Et tout, ils raillaient ses deux longues jambes de favoris blancs ; ils le dépeignent solennel, majestueux, préoccupé par la gravité de l'homme d'Etat à l'élégance du gentleman. A les croire, maintenant boursoufflé, il s'avance d'un pas sûr et scandé de charlatan, l'œil éteint, la mine morne, le geste à la Vaucanson. C'était une noble, attaché à son idée comme

The text on this page is estimated to be only 18.34% accurate

à une fille unique. Leurs jouroaus ne l'appelaient plu3 que la « Belle Fatma ». Cependant la préaident du Conseil, Loubet, convoauait fréqueitunent à la place Beauvau M. Queanay de Beaurepaire. Assisté, dans ses conciliabules, du ministre de la Marine, Burdeau, il disait : — Le Parlement est emballé, la presse déchaînée, mou cher Procureur général. Qu'allons-Qoua devenir 7 Que le procès découvre des députés ayant trafiqué de leurs votes (et MM. d^* Lesseps ne lucaagoront personne à l'audience!, la République sera déconsidérée. Le Procureur général recommandait: un moyen transactionnel : — Le soulèvement de l'opinion ne permet pas l'inaction du magistrat ? Eh bienl évitozia poursuite correctionnelle et tenesvous-en à une action en responsabilité intentée parle liquidateur dans l'intérêt des actionnaires et obligataires. Les administrateurs n'étañplus passibles que de dommagee et intérêts ne tiendront pas à compliquer leur cas en parlant de corruption, et, d'ailleurs, n'avez-vous pas un gn^^ : Lesseps père, à qui vousmettriezles menottes ? M, Christophe, gouverneur du Crédit Foncier, consulté par le gouvernement, indiqua le même expédient. AI. Loubet voulait que l'affaire Tût purement et simplement classée. Mais cetta solution qu'il n'osait pas imposer à M. Ricard, il prétendait que le Procureur général prît sur soi de la réaliser. Et, meryeÛ



Au temps du Panama 11 leux avilissement du pouvoir! M. Ricard de son côté, bien résolu à ne point résister au cri public de « justice I lumière ! » cherchait, pour se couvrir contre la rancune des concussionnaires, à laisser au Procureur général l'initiative des poursuites. Cependant ce magistrat, répugnant à servir de bouclier, répétait à l'un et l'autre ministre : — Je ne suis qu'un agent d'exécution, c'est à vous qu'appartient la décision. Je demande des ordres formels. Dans cette plaie panamiste, si mal soignée par des médecins en querelle, les sanies accumulées mettaient de l'inflammation. Ducret, directeur de la Cocarde, racontait vingt fois, en secret, une histoire d'immense conséquence. « Le 5 janvier 1892, vers dix heures du « soir, je suis monté chez M. Cottu qui € ne se doutait de rien, pour lui annoncer « que la Chambre à l'unanimité venait « d'exprimer le désir qu'une répression € énergique et rapide eût lieu contre tous « ceux qui ont encouru des responsabilités « dans l'affaire de Panama. M. Cottu s'€€ cria : — Les gredins ! il y en a cent cin€ quante qui ont volé notre argent l — Il € m'a raconté tout au long, jusqu'à trois € heures du matin, les tripotages parle< mentaires. Et ne croyez pas qu'il cédât < à un mouvement irréfléchi d'indignation, < carie lendemain il allait trouver M. Cons< tans au ministère de l'Intérieur et lui < refaisait son récit, en vue de lui démon€ trer les inconvénients du procès . »

The text on this page is estimated to be only 18.37% accurate

k Là-deaas, les couloirs en rumeur disaient : *. Conslans sais tout l Gonatans est dans l'affaire ! » Les amia du marquia de Mores colportaient qu'un M. de Véra^aude lui avait offert contre arjjentdes papiers qui mêlaient Floquet, préaident de la Chambre, auï marchandages du projet autorisant la Compagnie à émettre des valeurs à lot. On dénombrat maintenant les suspecta de concussion. Leurs noms se succédant comme une suite de petites explosions donnaient de l'avance à l'allumage, et, puisqu'il n'y avait personne du gouvernement^ pour débrayer et faire jouer les volant! dans ie vide, la terrible machine antipar* lementaire menait chaque jour d'un trÛH plus infernal sa besogne de destruction. A la fin d'octobre, le conseiller inetriicteur Prinnet n'osa plus ne pas voir dans son dossier des faits de corruption que les journaux mettaient soua les yeux du pubUc, Il convoqua dans son cabinet pour le 4 novembre, M. le baron Jacques de Reinacbu Quand le bruit d'un tel événement contmença de bourdonner, ce furent dans le public un surcroît d'insolence et dans le Parlement les débuts de la consternation. Quelques députés crurent à une Irattrise de cette magistrature qui, malgré les éporations, ne saura jamais respecter qui la paye. Ils se trompaient. M. Prinnet est irréprochable. On connaft aujourd'hui la crÏM 3u'a traversée ce loyal serviteur, il en I onné les détails. < L'opinion publique, < a-t-il dit, soupçonnait aea membres da



i4ii temps du Punama 13 < Parlement d'avoir vendu leurs votes. «
 C'est une grosse affaire I On ne peut pas € procéder immédiatement et
 légèrement « en pareille matière ! » Disons-le au passage : en toute matière
 judiciaire, il est désirable qu'un magistrat n'agisse pas légèrement. Mais à
 qui s'en référera-t-il ? A sa conscience ? Le sentiment du devoir, alors 1 Plus
 que ta conscience, magistrat, crains le Garde des Sceaux !, M. Prinet l'a bien
 compris : « En pareille matière, on ne « peut agir légèrement. De sorte que
 j'ai « dû me mettre en rapport sur ce point « avec M. le Garde des Sceaux. »
 L'honnête magistrat admettait-il que son chef pourrait lui répondre: «
 Fermez les yeux, ignorez ces crimes -là I » Il avertit le Garde des Sceaux
 que « la loi d'au« torisation votée le 28 avril 1888 par la < Chambre, et dans
 le mois suivant par le « Sénat, aurait été accompagnée de cer< laines
 circonstances peu honorables pour « les administrateurs du Panama.)^ Le
 Garde des Sceaux, à son subordonné. Il l'autorisa à < poursuivre cette face
 de l'affaire com« plètement et activement, sans se laisser « arrêter par
 aucune considération, » Aucune considération ! Voilà les termes textuels qui
 étonneront les parlementaires tant qa il y en aura dans le monde et qui, à la
 nn d octobre 1892, les convulsèrent. < Ainsi, disaient-ils, ce pauvre M.
 Ricard ne juge pas les diffamations de la Libre Parole assez explicites et
 retentissantes ?

The text on this page is estimated to be only 16.87% accurate

Il veut que M. Prieur interroge l'auteur, M. Prieur a entendu le
F en MarUn ; il prétend questionner les hauts les Cottu, les Pothier, le bEtron
d(nach... Le baron de Rœnne I Ah l'extrade tout de suite Arton! > Traîné
dans la boue par les uns,] à l'Elysée par les autres, M. Ribard sait de cette
dictature que donne la quand les circonstances permettent tenir le rôle.
Obscur la veille, dans gloire aujourd'hui, il balançait ses col du ministère,
Ribot, Rouvier, Frey; Burdeau, Viette, Loubet, et le prié Carnet lui-même,
tous opposés aux suites. En vérité qu'était-il ? Un homme peu capable de
comprendre ses actes vaniteux gonflé des louanges de l'ordre ? un ambitieux
qui, non content d'être réélu à Rouen, se préparait la Présidence de la
République ? un homme qui se voyait décimer ses camarades élémentaires ? Cela
plutôt un homme qui écrasait cette affaire et qui n'eût] Sché de succomber
immédiatement martyr de la morale publique. Mais : voir, Freycinet, Burdeau,
compro surveillés, n'osaient pas se décoller l'attaquant, et, chaque semaine,
le C des Ministres examinait l'état des choses sans que Ricard osât s'y prononcer
poursuites, n'île s'autres pourrétoulât Ces furieux verbiages et les diver
vements paniquards laissaient impa les grands corrompus, l'heur coi

Au temps du Panama 15 demeurait absolue dans leur sécurité propre et dans la sécurité du régime, Tune et l'autre confondues à leurs yeux. Ils méprisaient les agitations populaires comme ils avaient fait dans les pires journées boulangistes. Ils connaissaient l'audience de PÉlysée où M. Charles de Lesseps, au nom de la République et de l'intérêt national, vint exposer au Président le système qu'il avait bâti pour se présenter en victime des parlementaires. M. Carnot écouta deux heures durant, sans qu'ils mêlassent un instant leurs regards, sans l'interrompre, sans lui répondre, et le laissa partir sans lui serrer la main. — Magnifique entrevue d'où la solidarité parlementaire sortit intacte 1 Ce Lesseps est aussi allé chez M. de Freycinet; il lui a confié le cas d'un ministre qui serait vendu à la Compagnie de Panama. « S'il y a un procès, concluait-il, € toutes ces choses se sauront. » — « C'est « donc qu'on en trouvera la trace dans les « papiers saisis ou à saisir? » répondit le « ministre. — « Non, il n'y en a pas d'écriture. » — « Alors, cela n'a pas d'impor« tance. » Et ce mot de l'homme d'Etat paraît la sagesse même aux grands corrompus qui s'assurent qu'avec toute leur impudence les amateurs de scandale finiront bel et bien, comme Numa Gilly, en posture de calomniateurs. Enfin ils savent, ces puissants parlementaires, que M. Cottu, ?iyant transporté ces monotones cancons chez Constans, alors ministre de l'Intérieur, s'entendit répon

The text on this page is estimated to be only 18.76% accurate

is Ce que j'ai PU « de toutes les affaires économique. Je crois » « bien que c'est lui qui a conseillé la création du 3 0/0 amortissable. » Ce conseiller occulte des finances françaises entraînait dans toutes sortes d'affaires où il apportait comme contribution son influence parlementaire. Dans les fournitures militaires, dans les Chemins de fer du Sud, on vit son action prédominer et toujours avec un caractère d'infamie. Quand M. Quesnay de Beaurepaire, ayant accepté de faire condamner le général Boulanger par le Sénat, cherchait partout des témoins à charge, Joseph Reinach proposa son beau-père, mais, « sur le vu des pièces », le Procureur général constata que le baron de Reinach et un ancien ministre radical avaient joué « un rôle plus que fâcheux dans certains marchés de café en tablettes pour l'armée. » L'influence parlementaire du baron de Reinach tenait le plus souvent à des secrets surpris, à des complicités antérieures. Il ne la vendait si cher qu'en faisant comprendre à ses acheteurs que refuser ses services, c'était s'assurer son hostilité. A ce chantage, il joignait l'escroquerie. De 1886 à 1889, le baron encaissa de la Compagnie de Panama 6 millions. Cette somme énorme, la lui donnait-on de plein gré ? On en jugera sur un trait. En 1888, le baron de Reinach dit à M. Cottu, administrateur de la Compagnie de Panama : « Le Panama est contrecarré par le Crédit Foncier qui veut conserver le monopole des obligations à lots. Eh

An temps du Panama 19 i bien I je vous apporte T alliance du
Crédit Foncier, moyennant 750,000 francs à K verser au gouvernement.
Oui, M. Floquet a besoin de 750,000 francs sans < plus de retard, et je suis
chargé de vous K les demander. Si vous consentez, on (maintiendra M.
Christophle, à condition : qu'il accepte une entente avec vous ; ou c bien, on
imposera cette entente à son t successeur. » M. Cottu se récria ; on ivait déjà
beaucoup abusé de la Caisse du Panama ! 750.000 francs, c'était un gros
chiffre ! D'autre part l'accord avec le Crédit Foncier le tentait. « Enfin,
conclut-il, il i faut me mettre en présence du président c du Conseil. » Le
lendemain matin Reilach venait prendre M. Cottu : « Floquet : est très
occupé en ce moment, mais : nous allons chez Clemenceau qui le :
représente et vous verrez que la somme : dont il s'agit est bien destinée à
vous : ramener le Crédit Foncier. » On arrive chez M. Clemenceau. Le baron
lui fait lire que M. Christophle est menacé, ce ue tout le monde savait à ce
moment-là. n examine ce qu'il adviendrait de son emplacement, mais pas un
mot d'argent, rien qui justifie l'histoire du baron. L'impudent ne
s'embarrassait guère, et, en soratnt, il disait à Cottu :

The text on this page is estimated to be only 18.90% accurate

k M. Cottu versa la somme au baron, contre un papier : * Je déclare avoir reçu de a M. Cottu et de la Compagnie, pour une « affaire de publicité convenue, 750.000fr. « que je leur restituerai si l'affaire n'a pas «atiouti dans six mois. » Le délai écoulé sans résultat, M. Cottu réclamait son argent. Le gros juif ricanait : * Mon cher, « vous n'avez pas la prétention de me « faire restituer une pareille somme, c'est « fait, c'est fait. > M. Cottu, très surexcité, prit Reinach par la barbe ; « C'est, « affirme-t-il, la plus grande injure que < l'on puisse faire h un juif. > Il le poussait dans un angle de la pièce en criant h l'escroquerie. Tant il fit que, séance tenante, le baron de Reinach lui signa un chèque de 140,000 francs à titre de restitution. Ce n'est pas mal déjà qu'un personnage, â qui nos ministres demandent de diriger dans l'ombre et sans responsabilité les finances d'État, soit un bas filou piratant de la Bourse au Palais-Bourbon. Mais la magnificence de ces ignobles mystères, c'est que l'œil, en s'y appliquant, voit se multiplier et s'engendrer les crimes, et comme le microscope révèle que la vermine elle-même a sa vermine, une analyse un peu prolongée nous montre que ce parasite engraisait un parasite. On distingue qu'à chaque fois que Reinach s'esl gorgé, un Cornélius Herz, le pompe et le fait dégorger. Celui-ci, Cornélius Herz, c'est encore un juif, né àBesançon, es 1845, d'un pelil relieur qui venait de Bavière. En 1648, la

Au temps da Panama 21 famille Herz partit pour rAmérique, d'où Cornélius, naturalisé américain, nous revint à l'âge de vingt et un ans. En 1869, j^râce à une recommandation de Legrand du Saulle^ il fut reçu à titre d'interne chez le docteur Dumesnil, fondateur de l'asile des Quatre-Mares. La fonction d'interne s'accordait alors dans les maisons d'aliénés sans examen et sans titre. (Il est bon d'entrer dans des détails médiocres et burlesques d'abord, mais qui peignent d'après nature les dieux secrets du parlementarisme. Sur les abjects commencements d'un Cornélius Herz ou d'un baron de Reinach, on mesure leur prodigieuse fortune et la moralité du régime, point méchant, mais de basse corruption, où fut possible le triomphe de ces laquais allemands.) Aux QuatreMares, Cornélius Herz, audacieux, vigoureux, besogneux, plaisait par les ressources de sa bouffiPonnerie. Il escroqua M. Laiber, pharmacien en chef de l'asile, et l'économe, M. Dufour. Il réjouissait de son amour la blanchisseuse de l'établissement; elle lui prouvait sa reconnaissance en marquant C. H. les chemises du docteur Bergognier, maire de Rambouillet. Le scandale prenant des proportions exagérées, le docteur Dumesnil le mit à la porte. Il navigua sur Chicago, fit l'emplette d'un diplôme de médecin, épousa une jeune fille de Boston, puis partit Sour San-Francisco où il s'associa avec le octeur Stout.« Cornélius Herz », — a dit le docteur Stout en prenant possession de sa chaire à l'hôpital de Saint-Luc, —

The text on this page is estimated to be only 20.51% accurate

s « c'est le plus grand filou qui ait jamais » existé. Il m'a entraîné dans une faillite, 11 « m'a soustrait plus de vingt mille livres. » Cornélius se présenta alors à la loge Mount Mariah. Abusant de la naïveté de deux frères, il leur extorqua plus d'un million. Avec ce million il fonda un cabinet pour le traitement des maux de tête. Procédé, raconte-t-on, d'une simplicité comique, Le client s'assied; Cornélius l'électrise jusqu'à l'abrutissement, puis lui fait signer des lettres de change. M. Lyon et M. Latham peuvent en témoigner. D'un saut, il est à Boston où il multiplie ses exploits, à New York, en 1871, après l'armistice, médecin à l'armée de Chanzy, ce Scapin perd au café de Lorient, tenu alors par M. Jarry, mille francs contre M. Chrétien ; il cherche à solder sa dette par un coup d'épée et finit par signer un billet jusqu'à ce jour impayé. Il revient à Paris et fonde la Lampe Electrique avec Cabanellas. Celui-ci ne pouvant lui fournir à date fixe la solution du problème de la transmission de l'énergie, Cornélius invente Marcel Deprez et, par lui, une réclame merveilleusement comprise, de ce savant distingué, en quelques mois il fait un génie. Il l'impose à Paul Bert, à Gambetta, aux Rothschild. Politiques et gens d'Académie, comme des moutons, s'empressent à donner du grand savant et du Mécène aux Herz. M. Joseph Bertrand subit la fascination au point de recommander l'entreprise par un article de la Revue des Deux-Mondes, puis M. Maurice Loewy rédige un rapport.



us ce couvert de science, Herz négod'autres orviétans. Il obtenait des sessions du Conseil municipal, du gouement, des particuliers. Il opérait lui-même dans les choses d'électricité, il recèdes marchés de fournitures au baron Reinach ; de là leur association. Il profitait, en somme, comme M. Hébrard, qui n'avait pas été entrepreneur et qui s'occupait cependant aux affaires d'Eiffel, et ainsi encore que la première concession de téléphones fut donnée à MM. Hédou et Foucher de Careil qui la passèrent immédiatement à un banquier. >us touchons là le tuf du régime, le fait que voilent les belles apparences,) « luttes d'idées et nobles débats ».)rnelius et Reinach avaient chacun personnel à la Chambre et dans les stères. L'équipe du baron de Reinach, lient les rédacteurs de la République %çaise : Devès, président du Conseil de l'Administration, Antonin Proust, Jules Siegfried, Rouvier, etc.. Comme trotteur, il L'entraînait son neveu et gendre Joseph Reinach. Mais comment se passer des radicaux de cette époque où les ministères étaient de concentration ? De là, le rôle de)rnelius: Celui-ci disposait de la Justice et de nombreuses relations à l'extrême-gauche: Clemenceau et Ranc étaient [hommes. Il allait trouver un Freycinet juif, disait à ce petit homme d'une façon merveilleusement intelligente et bien & : « Si vous ne nous donnez pas cela, nous avons un groupe qui votera contre

The text on this page is estimated to be only 17.13% accurate

t 3i Ce que j'ai l'U «voua. sFreycinet s'est plaint à d'honnêtes gens de cet état de choses : < Si voqs « croyez qije c'est commode de gouver« oerl »Iît tout en parlant, l'incomparable vieillard prenait lo soin de rouler des larmes dans ses yeui. Un nommé Ghabert, ingénieur, qui, par la suite interrogé, refusa de s'expliquer, réunit souvent dans son cabinet Cornéliu.» Herz et Heinach, Il leur servait d'arbitre. A plusieurs reprises Reinach le chargea d'argent pour Cornélius. Ces remises do fonds sa faisaient sans reçu. Entre les deux complices éclataient des auerelles conti- | nuelles et de quel ton violent ! Puis dans | le moment de leurs plus grandes fureurs, ; ils se remettaient, paraissaient au mieui. j Us déclaraient leurs affaires terminées, et , dès le lendemain en commençaient de nou- 1 velles cfoi ramenaient les mêmes crises. En septembre 18S7, Reinach écrivait: « Mofl ; « cher Chaberl, les comptes ont été clos « devant vous à mon bureau, par sa parole * d'honneur de ne plus me demander « aucun prêt. > Les comptes étaient si peu clos que, vers la fin de mai 1888, quand le parti radical arrivait au pouvoir et que Cornélius, appuyé sur Clemenceau, était loot-puissant, le baron de Reiuach suppliait M. de Lesseps de lui remettre 10 à 13 millions, se disant ruiné, pressuré par Cornélius Herz et dans une telle angoisse que ses battements de cœur l'allaient faire périr. M. de Lesseps ayantrépondu à Reinach qu'il ne pouvait pas lui donner plus de 3.500.000 francB, un officier d'oraon

vint le prier de passer au ministère de la Guerre vers cinq heures du soir, M. de Freycinet lui déclara : Ce matin, deux hommes politiques éminents, du parti républicain, sont venus me demander pendant que j'étais conseil des ministres. J'ai quitté le Gouvernement. j'ai été causer avec eux. Ces hommes politiques m'ont signalé leurs grandes sources de difficultés ou de scandales qui aient surgi par suite de règlements faits. Je vous demande, et j'invoque et de la République, de faciliter la solution des difficultés que je vous indique Lesseps répondit à M. de Freycinet Vous ignorez certainement que ce projet me parait doit nécessairement • à une demande de 10 à 12 millions le fait M. de Reinach, comme connaitre de ses relations avec Cornélius • M. de Freycinet répliqua: Personne ne m'a parlé de chiffres ; je dois à vous recommander de faire ; et que vous pourrez pour résoudre les difficultés que je vous ai signalées. is le même moment, Clemenceau M. de Lesseps de passer rue Clément; et l'engageait, lui aussi, à payer, ; que Floquet^ président du Conseil, : télégraphier aux deux Lesseps de au ministère où il leur répétait le j'ai avis. 10 juillet 1888, Herz télégraphia en

i^iompagnie. Le 16 juillet, Lesseps s\ et remit près de 5 millions à
ci B^étant ingénié par aill 18 juillet, à son infernal par 972,175 francs, soit
enviro

AU temps an rnama 27 blé de le connaître. Floquet, Freycinet et ces deux hommes politiques (Clemenceau et Ranc) qui allèrent supplier Freycinet au Conseil des ministres de convaincre Lesseps et de faire donner satisfaction à Herz par Reinach, n'eussent parlé sans doute que mis au brodequin. Pour qu'on ne fasse pas la lumière, M. Joseph Reinach interdira au curateur légal, M. Imbert, de poursuivre Herz pour chantage au nom de la succession Reinach: il renoncera à la succession. D'ailleurs, déclare Joseph Reinach, que d'exagération ! « Mon « oncle et beau-père avait seulement accepté trop à la légère de cautionner la « Compagnie de Panama dans les 10 millions qu'elle s'engageait à donner à Herz « pour qu'il achetât du Parlement l'autorisation d'émettre des valeurs à lots. » Famille sans pareille, où, pour restaurer l'honneur des siens, on est trop heureux de les présenter comme de simples maîtres-chanteurs et comme des marchands d'influence politique ! Le système de défense adopté par Joseph Reinach ne résiste pas à l'examen. Il est exact qu'à la fin de l'année 1885 Ch. de Lesseps, cautionné, par Reinach, avait promis à Cornélius une somme de 10 millions au cas où celui-ci obtiendrait de la Chambre l'autorisation d'émettre des valeurs à lots. Mais Cornélius avait échoué dans son œuvre de corruption et c'était déjà fort généreux de lui laisser la provision de 500.000 francs qu'il avait touchée. C'est en 1888 que, se préoccupant de l'endroit où

The text on this page is estimated to be only 17.73% accurate

i 3S Ce qrne /«i uu sa victime pourrait se fournir pour le payer et songeant à la Cotnpagnie de Panama, il imagina do ae faire donner par Reinach un papier ainsi conçu : « Monsieur le D' Hera, « — Suivant convention verbale datant « de la première demande de la Compa« gnie de panama pour l'obtention d'un « emprunt à lots, voua aurez à loucher « 10 millions de francs le lendemain du * jour où la Compagnie aura touché elle« même du public le montant du premier « versement sur les obligations à lots pour ■ lesquelles elle demande actuellement Vau« lonsation des Chambres. » Signé; « Heî-' nacli. » 11 sauLe aux yeux que cette convention en date du 2 mai 1888 est le prétexta consenti par Reinach qui tremblait qu'oO' connût le secret qui le soumettait aux exigences de Herz, Si Reinach confirme et i'ortilie par écrit, en 1888, et quand il sait ne pouvoir pas y faire face, un engagement qu'il a pris en 1885 et qui est évi-i demment périmé, puisque Herz n'en a pai rempli les conditions, ce no peut être par un scrupule qui, même aui yeux du pum délicat des hommes, n'aurait pas de seoB! c'est qu'il ne peut pas résister à une pru sion de Hera. Au reste, dans cette lettre Inexplicable da' 1888, il n'est question que de 10 millions(Quand il a pavé cette rormidable somme, nous venons de voir qu'il consent encorti 2 millions. Pourquoi? On ne dirapluscette fois qu'il s'agit des engagements pria par Reinach au lieu et place du Panama. ' En réalité, Herz a tiré de Reinach totW

AU temps au l'anama. 2'j tes sommes et tous services sans que cette domesticité se rapportât nécessairement à la Compagnie de Panama. Le Herz avait réduit le Reinach au rôle de rabatteur ; il le forçait à lui procurer des affaires. Bien plus, Reinach ne possédait rien qui ne fût à Herz. Reinach avait la passion de collectionner des « petits papiers » avec quoi, dans le parlementarisme français, qui n'est qu'un système de chantage, on fait marcher les hommes. Herz exigea qu'il lui livrât ces armes. Le 17 juillet 1888, le baron de Reinach fit copier par ses employés des chèques, que le même jour, et pour assurer es concours à la Compagnie de Panama, il distribua aux hommes politiques. Sur ces copies il laissa en blanc le nom des donneurs d'acquit, mais, de sa propre main, il inscrivit des initiales indiquant les véritables bénéficiaires des chèques. Voilà un précieux document. Il l'enrichit encore deux ans plus tard pour le livrer en meilleur état à Cornélius. C'était en mars ou avril 1890. Arrivant. ver midi à la banque Propper où il avait un bureau, il appela un employa le nommé Stéphan, qui lui servait quelquefois do secrétaire : « Asseyez-vous et écrivez. » Il lui dicta une note fort explicative où il dénonçait MM. Emmanuel Arène, Devès, Barbe, Albert Grévy, Jules Roche, Dugué de la Fauconnerie, Floquet, Rouvier, puis cinq personnages dont nous ignorons encore les noms, ensuite Pesson, Rouvier (déjà nommé), Léon Renault, Gobron, 3.

The text on this page is estimated to be only 16.71% accurate

I Ce que /si r Proust, Béral, Thévenet, Fioquet (déjà nommé) et enfin cent quatre autres députés, parmi lesquels il citait seulement MM. Sana-Leroy, Le Guajet Henry Maret. Puis sans permettre à Stéphan de se relire, il saisit le papier, le vérifia, le plia, l'y mit sous enveloppe. Il hésita à faire écrire l'adresse par lui-même; il dut cependant à un autre employé, qui le trouva « Mettez votre chapeau, dit-il, et vi moi ça chez M. Clemenceau. » Stéphan alla rue Clément-Marot. M. Clemenceau a toujours nié avoir reçu, CCS documents. Ceci reste certain que Cornélius Herz, dans la période préliminaire des scandales de Panama, octobre et première quinzaine de novembre 1893, SB vantait de les posséder et disait les tenir de M. Reinach. Il avait aussi en main les chèques enrichis d'initiales par le baron. Le transfert aux mains de Herz de ces deux armes précieuses à Reinach, puis qu'elles mettaient dans sa dépendance les corrompus, mais terribles contre lui-même par ce qu'elles le prouvaient corrupteur, fut un des incidents du long chantage de Herz sur Reinach. ; Plusieurs personnes virent Reinach lorsqu'il croisait Herz sur la boulevard, « Ce terrible homme me fera mourir », disait-il, il essaya de l'assassiner, j Un nommé Amiel écrivit du Brésil à Cornélius: « J'ai reçu d'une personne que je ne connais pas 10.000 francs pour vous empoisonner. Je devais en toucher



c 20.000, le coup fait. J'ai préféré passer « à Pétranger. J'ai risqué l'acompte reçu « dans une opération qui a échoué. Je « ne sais pas le nom de celui qui m'a sou« doyé ; nos entrevues avaient lieu aux « environs de la Madeleine; mais, si j'étais « à Paris, je pourrais le retrouver. » Cornélius consulta Andrieux, Tancien préfet de Police, qui avait conservé quelques limiers à sa disposition. Ils découvrirent que cet Amiel était un agent congédié de la Sûreté générale. — Quels ennemis vous supposez-vous ? disait -Andrieux. — Reinach ou Boulanger. — Avant d'envoyer aucun agent à cet Amiel, demandez qu'il vous fournisse un semblant de preuve. Amiel indiqua comment il avait lu une annonce dans le Figaro : « Bonne récompense pour un homme décidé à une entre« prise pénible. » Us cherchèrent et trouvèrent ces deux lignes dans le Figaro. Us réclamèrent d'Amiel les lettres où on lui donnait des rendez-vous mystérieux pour préparer l'attentat. Il se décida à leur envoyer une enveloppe. Le baron de Reinach n'avait pas même changé son écriture... Ils rapatrièrent Amiel. Il prouva s'être engagé comme domestique dans un hôtel habité par Cornélius. Cornélius photographia en plusieurs épreuves le dossier de cette affaire et le promena çà et là, notamment chez M. Constans, ministre de l'Intérieur, puis chez le baron de Reinach qu'il accusa formel

el, qui avait supporté les clii LX, mourut à Pans de mort su Ton
veut avancer dans le lach-Cornelius, entrevoir leui sur Tautre et comprendre
à i) solitude où ils règlent leurs i .A

avait dans ses bureaux, à ses gages, le fils de Menabrea, ambassadeur d'Italie, et le fils de Marinovitch. C'est sous le ministère de Spuller qu'il fut le plus important aux Affaires étrangères. Il reçut de ce naïf Badois une mission pour amener un rapprochement entre l'Italie et le Quai d'Orsay, c'est-à-dire pour ruiner la Triple Alliance. Il avait soudoyé Crispi, et même ce ministre, au moment de sa chute, lui faisait donner le grand cordon des Saints Maurice et Lazare. Le décret avait été signé, mais, Crispi disparaissant, ne fut pas expédié. Gavour, après avoir fait l'unité de son pays, déclara aux Chambres italiennes 62 millions de « publicité à l'étranger », dont il refusa de préciser l'emploi. Combien de ces millions avaient servi à alimenter l'enthousiasme des partisans de l'unité de l'Italie en France ? — Bismarck déclara au Reichstag (que tous ses efforts après Sadowa avaient visé à faire le silence en France sur l'armement de la Prusse et à nous inspirer une fausse sécurité. « Une fois le moment venu, ajoutait-il, « je n'ai eu qu'à supprimer les subventions à certains journaux français ; ils « sont redevenus du coup patriotes et, « prêchant la guerre, m'ont aidé à la déchaîner. » Ces faits entre tant d'autres ont été relevés par M. Alfred Fouillée. — Plus récemment, méconnaît-on le rôle qu'a joué la cavalerie de Saint-Georges pour nous désintéresser de l'Égypte et pour surexciter l'affaire Dreyfus ?

The text on this page is estimated to be only 17.75% accurate

Tout l'argent des étrangers ne leur servirait de rien, s'ils n'avaient dans la place des indicateurs, des Cornélius Herz et des Reinach, pour en diriger la distribution. Ces trafics sont d'autant plus aisés que le corrupteur, c'est l'enfance de l'art, épargne au corrompu la gêne de tout savoir, et qu'un politicien aux abois trouve toujours des arguments patriotiques pour justifier d'au sa conscience la thèse anglaise, allemande, italienne ou turque, que ses bailleurs de fonds lui commandent. Comparez maintenant ces deux associés. Cornélius Herz, un çroa court, d'allure I, toujours ag^{il}, avec un petit œil e fixait jamais personne et sachez F i ^ qu'il écrivait très peu, tandis que le frivole Jacques de Reinach, très sale de tenue malgré qu'il fût no riche amateur de musique et de filles, laissait traîner partout ses confidences et ses billets. Supposez que Cornélius, collectionneur acharné, ait pu mettre la main sur des preuves certaines de trahison. Quelle barre n'a-t-il pas sur son complice terrifié ? Cette longue suite de scapinades immorales, qu'il fallait faire entrevoir pour rendre . tant soit peu intelligible la machinerie du , Panama, et qui, par la cruauté même de. désenchantement qu'elles répandent, prennent une sorte de poésie infernale, M, jouaient dans les ténèbres. Quand un flâneur beau tenu par des mains mystérieuses commença à jeter les premières lueurs sur les panamistes, le grand public applaudit - ■ dit à < la Justice poursuivant le Cnme >, J



j ne soupçonna point que ce fût un itage entre maîtres-chanteurs : cornt eût-il vu des bandits sous Pillustre tricien Cornélius Herz et sous Thonoe banquier baron Jacques de Reinach, ;eil des Léon Say, des Ribot, des Rouet de tous nos ministres des Finances ? sages ou, pour parler net, les princit participants du régime (par exemple, Ilarnot) pensaient qu'il était fatal que j un système politique libéral, réglé par marchandage et le chantage, tout apparaux trafiquants qui connaissaient le exact tarif des consciences et qui posient déjà un stock de reçus. Dominés la peur, maladie endémique au Palaisrbon, ils jugeaient de bonne conservasociale de ne point troubler Tégout e canalisent les impuretés nécessaires parlementarisme. Quant aux partici:s du deuxième et du troisième degré, Qs apaisés parce que moins repus, sans •cher à comprendre, ils se demandaient ne pourraient pas utiliser ces mouvets obscurs pour leurs intrigues de oirs. Les radicaux, dont Téchine est ours un peu maigre, rêvaient d'étranles gras opportunistes. Dès la fin d'oce, certains suspects du centre virent î terreur se tourner vers eux les crocs eurs collègues.

The text on this page is estimated to be only 19.08% accurate

} T EunoisoNsiS Le i novembre 1892, M. le baron Jacauea de Reinach passe l'après-midi entière ans le cabinet de M. Prinet, conseiller chargé de l'Instruction. M. Prinet lui dit : — Lors de leur dernière émission, MM. de Lesseps et autres vous ont remis une somme de 3 millions et 15.000 francs pour acquitter des frais de publicité. Veuillez-vous vous en expliquer ? M. le baron répond que cette somme le remboursait d'avances qu'il avait faites, pour un million à Arton et, pour le reste, à divers journalistes. Le juge s'avance pas à pas : — Êtes-vous sûr qu'Arton n'ait pas employé ce million à subventionner des hommes politiques ? Et le pauvre baron de répandre avec une grande dignité, mais aussi avec de gros yeux ronds qui vacillent : — J'ai refusé catégoriquement de recevoir des confidences sur l'emploi de ces fonds. — Vous sentiez sans doute que ces confidences étaient compromettantes. Et le voilà, ce M. Prinet, qui lit à Reinach des lettres saisies chez Arton. Elles démontrent qu'on a marchandé des hommes politiques. Puis, brusquement;



i>vff»^o uix z urtarbt* — Vous-même, ne vous êtes-vous pas chargé de pareilles distributions ? Nous ne voyons pas quels services peuvent justifier les sommes touchées par vous à différentes reprises, soit 9.700.000 francs. Déjà 1 après-midi est avancée. Sous la lampe du juge, ce gros juif paraît aussi méprisable qu'il était redoutable dans l'obscurité de ses intrigues. Sa graisse heureuse et rose devient flasque dans le malheur. Jadis, pour arracher de l'argent à M. de Lesseps, il disait que ses battements de cœur allaient le faire mourir. Cette comédie l'a mené dans une tragédie. C'est bien à une accélération cardiaque déterminée par la terreur qu'il faut attribuer maintenant sa voix basse, coupée et si peu intelligible que les griffonnements du greffier la couvrent. — De ces sommes, dit-il, jo pourrai faire la justification au moment donné. — Ce moment est venu. Ah ! le petit magistrat à 8.000 francs, 3u], tout à l'heure, sa serviette sous le bras, dans la boue de novembre, courra pour saisir son tramway, il tient le gros banquier I Il ne sera pas heureux dans sa brillante voiture rapide, Pinsolent millionnaire du parc Monceau I Le magistrat pourtant ne se laisse pas aller à son instinct : il se conduit en chien discipliné devant un gibier qu'on ne lui abandonne pas. Reinach, entré témoin, sort inculpé, c'est vrai, mais non pas inculpé pour corruption : seulement pour recel de fonds

The text on this page is estimated to be only 19.74% accurate

} Trop d'intérêts politiques entourent, surveillent, menacent le cabinet du juge, pour qu'on s'inspire de la seule justice. Cet après-midi même, aux heures où M. Prinet « cuisine » Reinach, les ministres délibèrent sur l'éternelle question des poursuites. Autour du lapis vert, chacun d'eux diasimule. Ricard, qui redoute ses collègues 'épouvantés, a l'air de n'avoir aucun parti 'pris ; il attend les derniers renseignements de son Procureur général. Son apaisement trompa si bien qu'un ministre se pencha pour dire à M. Carnot: — Je crois que la poursuite correctionnelle est abandonnée. Et M. Carnot, en se frottant doucement les mains, d'une voix sereine et triste, dit qu'on lui avait un grand poids de dessus la poitrine. En sortant du Conseil vers 6 heures, M. Loubet reçut à la place Beauvau M. Quesnay de Beaurepaire qu'il avait convoqué et, avec cet accent de Montélimar qui éveille la défiance d'un Normand: — Ah ! mon pauvre Procureur général, cette affaire m'empêche de dormir ! M. Prinet veut bien ajourner le moment que tout à l'heure il disait < venu », Il attendra au lendemain 5 novembre pour envoyer rue Murillo un commissaire de police chercher les pièces justificatives. Là, sieur Reinach aura vingt-quatre heures pour les maquiller. Mais ce répit, c'est tout ce que peut consentir le magistrat, et le 5, en tête de la commission qu'il remet à M. Clément, il inscrit : « Urgent. »

Au temps du Panama 39 Ce 5, les reporters antiparlementaires publient des articles de cannibales sur le trouble du baron de Reinach dans le couloir du juge d'instruction, et M. Loubet appelle une fois de plus à la place Beauvau M. Quesnay de beaurepaire. — Avec une presse pareille, lui dit-il, on ne peut pas gouverner dans un pays civilisé. Le Procureur général ne se connaît pas le devoir de « gouverner », mais d'exécuter des ordres. Il les sollicite. Il se permettra seulement de soumettre à M. Loubet un avis : — Vous en revenez toujours aux conséquences politiques : eh 1 monsieur le président du Conseil, vous n'avez pas à prendre un parti contre les députés corrompus avant une dénonciation régulière I Attendez qu'on livre les noms 1 Alors ce fut la grande scène. M. Quesnay de Beaurepaire, par habitude oratoire, s'était levé en parlant. Loubet se dressa, lui aussi, et, la main sur son bureau : — Les noms des corrompus ?... Mais j'ai la liste... Il raconta ce que nul homme un peu informé n'ignorait : M. Cottu communiquant cette liste à M. Constans, minisire de rintérieur ; l'honorable M. Constans demandant à la garder jusqu'au lendemain « pour réflécEir », et durant la nuit la faisant photographier. En quittant le ministère, M. Constans avait remis une des photographies à son successeur : « Je sais vos secrets, marchez droit. »

The text on this page is estimated to be only 16.51% accurate

4a Ce q.,efa> C'est avec des pièces de celte sorte qu'on s'assure dans un Parlement une solide majorité. Et voilà pourquoi les véritables hommes d'Etat préfèrent toujours aux honnêtes gens les canailles. Seulement, les canailles vous mettaient pour lors dans Teitibarras. M. Loubet, très énervé, frappait et désignait de ses doigts tendus le côté droit de son bureau. Il craignait d'avoir trop parlé et voulait en dire davantage; le magistrat, qui avait osé marcher pour le Parlement au procès de Boulanger, refuserait-il de sauver, une fois encore, la partie? — Nos adversaires, continuait M. Loubet, auraient beau jeu ; cette liste de corrompus, elle est toute républicaine... on n'est pas seul réactionnaire. Celui-là, il osa le citer. ! Le Procureur général trouvait que de , telles confidences lui faisaient une situation immorale. Il se retira, plus éclairé qu'il ne souhaitait sur l'incapacité et la fourberie des politiques, : Cependant, M. Clément négligeait la commission « urgente » qu'il avait reçue de se transporter au domicile de M. I* '■' baron de Remach. Décidée le 4 novembre; par M. Prinet, commandée le 5, cette marche ne fut exécutée ni le 5, ni le 6, ni le 7. Les ajournements de la Justice ne lui permettaient pas de le faire. Il avait acheté () « J hommes politiques ; il semblait donc pouvoir compter sur leur appui. Mais il avait livré leurs noms à Cornélius. Dès lors

Au temps du Panama \l comment les avertir du péril sans leur révéler sa trahison, et sans grossir de leur haine les haines qui déjà le pressaient ? Il s'enfonçait en tâtonnant, dans un cul-desac où de tous côtés des parois infranchissables grandissaient et le resserraient. Sa vie et ses pensées, dans cette période intéressante de son agonie, ont été obscurcies à dessein par des personnes de sa complicité. Nous avons plusieurs sources d'informations : le récit de Clemenceau, le récit de Rouvier, quelques renseignements officiels, deux ou trois instantanés que prirent des passants. Le tout concorde à nous montrer un être qui se détraquait. Dans cette situation inextricable^ Tadjectif qui rend le mieux son état d'âme et sa physionomie, c'est qu'il était hagard. Dès le 4 au soir, mal essuyé de ses sueurs chez le juge, il courut là-bas dans les brouillards de Saint-James, sur les berges de la Seine, savoir ce que pensait de la situation son ami Rouvier. Rouvier plus tard, devant la Commission d'enquête, a raconté cette visite : < M. de Reinach m'a dit qu'il venait d'être € entendu comme témoin, mais nullement € qu'il fût inculpé. Il était fort ému, parce € qu'il pensait que ce procès pouvait avoir < un grand retentissement et porter atteinte < au régime servi par son gendre... » Ainsi Reinach, inculpé tout hagard, et qui court du Palais chez son puissant ami, ministre des Finances et collègue de Ricard, n'a rien à lui dire que ceci : le régime parlementaire auquel s'est consacré Joseph

The text on this page is estimated to be only 19.11% accurate

Ce (/lie j'flj va recevoir uu coup dont, par conlre-coup, je me sens affecté. Roavier sont bieu son récit un pen sec. Il ajoute qu'ayant estimé que le baron prenait avec vivacité la situation, il lui a dit: — Avez-vous commis des actes délictueux? Par exemple, avez-vous corrompu des membres du Parlement? Avez-vous promis à des sénateurs ou à des cléputès, | en échange d'un vote déterminé, une somme ' d'argent ou des avanlag-es? (^est-ce pas que la question est cliACmante de Rouvîer à Reinach? La répoas« , n'est pas moins notable). — Je n'ai rien fait de semblable, repli- . que Reinach. — Alors pourquoi cet embarras? coati- . nue Rouvier (toujours dans sa déposition du 14 décembre devant la CommiaaioD d'enquête). Et Reinach de répondre ; — Parce que j'ai été largement intéreiai dans divers syndicats de la Compagnie de Panama, Et considérant que ces bénéficw étaient ma propriété personnelle, j'en ù. usé à ma convenance... Sur ce beau mot, Rouvier s'arrête en disant : « J'emploie les termes mêmes dont « s'est servi M. de Reinach et qui sont « restés fidèlement dans ma mémoire. » ■ Puis, il rapporte un dernier mot du baron ; « J'ai pu partager mes bénéfices avec dei, « financiers et avec des hommes politi« quea de mes relations, » Je prie qu'on relise ce petit récitijij



Au temps du Panama présente si ingénument le rôle panamiste du baron de Reinach. C'est là du comique de grande qualité, qui ne fait pas rire, mais qui force à voir clair. Rouvier ne nous ait pas qu'il s'est exclamé : « Gomment I vous nguriez dans des syndicats ! vous avez partagé avec des financiers et des personnages politiques ! Je n'aurais pas cru qu'il y eût de telles combinaisons. » Non, il ne nous dit pas s'il a répondu cela, mais nous devons le supposer. Il est vrai que, de toutes les suppositions, la seule vraisemblable est que Reinach, à peine entré chez son compère Rouvier, a dit en s'essuyant le front : « C'est terrible I me voilà inculpé de 4L complicité pour le détournement des « fonds dissipés par la Compagnie de Pa« nama. Qu'est-ce que vous faites donc « au Conseil des ministres ? Prinet n'a pas « cessé de me persécuter sur Arton et sur

The text on this page is estimated to be only 18.14% accurate

4J Cequej-H.) Libre Parole les parlementaires qu'il fit, corrompus. Double calcul; il se racnètov près des antiparlementaires en leur livrant quelques proies, en même temps qu'il coii>; Irainara le gouvernement épouvanté j étouffer le procès. Andrieux, devant la Commission d'enJ Suête, s'est espliqué sur ces pourparlen □rt nettement, avec l'élégaDce d'un tireiff qui cause après l'assaut, ou, mieus encore comme un cuisinier qui, dans le poulailler,^ lirait à haute voix l'art d'accommoder les volailles : « I^a campagne a été commencée dans la « /.l'Arc /'arofe (octobre) par un banquier < du nom de Martin, qui signait « Micros >. « Vous y trouverez des imputations assej « vives contre le baron de R.einach, Puis, < le sac est vidé. Le journal annonce bien « qu'il n'a pas fini, pour tenir son public c en haleine, mais en réalité, il n'a rien... a C'est à ce moment (premiers jours de « novembre) que le baron de Reinach me « &t savoir qu'il était disposé â donner des « ri.'H3eigaements;iln'y mettait qu'unecon« dilion, c'est qu'on ne l'attaquerait plus « dans la Libre Parole. Lorsque l'on m'a « oirert das armes contre le parti politique « que je combattais, je ne me suis pas aul Iremenl préoccupé de savoir d'où elles o venaient, ni de la puceté de la source... « Je les ai prises, il me suffisait que les « renseignements fussent exacts... Et voilà « comment, au 8 novembre, vous voyei; < recommencer une campagne très vive i dans la Libre Parole où sont dàaoacéa

i députés et des sénateurs. C'était le 'on de Reinach qui était la source de renseignements et, pour le payer de complaisance, on ne l'attaquait pJus. » baron de Reinach a trouvé le moyen iser et de distraire lamente des jour;mais laChambre?Que la. Libre Parole de un répit, c'est bien ; mais Delaqui annonce une interpellation? secrétaire de la rédaction de la Libre ic, M. Georges Duval, professionnel ileur, qui se pique de n'apporter au u des luttes politiques que la curiosité psychologue, avait publié en 1875 un Guide à Vusage des amateurs de ballont le baron de Reinach écrivit la ce sous le nom de la Sangalli avec qui it en complaisance. S*autorisant de collaboration, le baron s'en vint au cile particulier de Duval. Connaissez-vous Delahaye ? Très peu, pourquoi? Savez- vous s'il serait homme à vendre ilence ? Vous seriez donc disposé aie lui acheCe qu'il voudra... J'ose croire que vous m'estimez trop compter sur mon intermédiaire ? Evidemment. Je m'informe, voilà tout. Eh bien I si peu que je connaisse elahaye, j'ai la conviction que vous un pas de clerc. Ah ! ntends encore ce « Ah », disait Geor'uval à l'auteur de ce récit. Il y avait

The text on this page is estimated to be only 17.52% accurate

(Itl Cp que j'.ii ru dans ce « Ah ! » du découragement et pas mal de stupéfaction. Roinach avait acheté trop d'hommes pour admettre aisément qu'il en restât d'incof^ ruptibles. Cependant la Justice obligée par la loi et par l'opinion, ne peut paa chômer plu^ longtemps. Le mardi 8 novembre à 9 heures du matin, M. Clément exécute — enlio I — sa commission «urf^nte >, décidée du 4 et datécd.). Rue MuriUo, n° 20, un valet de chambre lui répond que « Monsieur le baron fait un voyage d'une vingtaine de jours dans le midi de la France, i Pourquoi, ce jour même ou le lendemain, M. Prinet n'a-t-il pas perquisitionné au domicile d'un inculpé en fuite? Voici son explication : « Je n'ai pas pensé que ce fût urgent... < Je me suis abstenu parce qu'on ne peut « pas tout faire, du jour au lendemain, * d'une façon consécutive. .. Il est facile « de parler après les événements accom« plis ! Mais, à cette époque, M. te baron « de Beinacb n'était pas aussi vivement « accusé d'avoir été le courtier principal « des œuvres de corruption de la Compa« gnie qu'il l'est aujourd'hui,. , Il est bon * de rappeler que c'est moi qui ai pris « l'initiative de tous les actes d'instruction « sous ma responsabilité... A l'époque « dont nous parlons, tout le bruit qui s'est « fait récemment contre le baron de Rei« nach comme corrupteur n'existait pas, « On avait seulement des soupçons, comme * pour Arton, Et voilà pourquoi je n'ai

is été plus loîn momentanément, sauf à ir plus tard. > Luvre
fonctionnaire incertain, qui s'esdjà courageux jusqu'à l'imprudence I de ces
phrases rend intelligible le sys1 de Remach dans cette période. Rei, au 8
novembre, n'est inculpé que de îlicité dans le détournement des fonds pès
par la Compagnie ; c'est plus tard,), qu'il sera inculpé comme agent îipal de
corruption. Reinach espère re. La condition de son salut, c'est icun
document ne le mette en cause at le public. Que l'opinion s'égare de rsonne,
le gouvernement et la Justice isseront bien tranquille. De là, ses s auprès de
la Libre Parole et du côté elahaye. Grasse, de Monte-Carlo, Foreîlle , la
prunelle dilatée, le baron de ich surveillait Paris où, depuis le 8 atin,
paraissaient les dénonciations ivait remises à Andrieux pour Dru, € M.
Drumont, — a dit Andrieux 'ant la Commission d'enquête, — yant mis sur
la liste des personnes I désirait recevoir dans sa prison, ai profité pour aller
causer avec homme dont la conversation est Heurs intéressante. » Ces notes
mysses, chaque jour, la vieille domestiII prisonnier les apportait de Saintee
à la Libre Parole. Elles faisaient • Floquet à la Présidence, Rouvier nistère
des Finances, Burdeau à la B, Freycinet à la Guerre, tout le Par^

The text on this page is estimated to be only 18.80% accurate

lemeiil; en même temps, elles alluma la curiosité et peu h peu la
férocité lecteurs delà Libre Parole tnullipliès centaines de mille, Cepeudant
Keio touche le prix de sa trahison : du sîlei Ils le laissent souffler dan^ sou
fourra, terribles chasseurs, qui, un couteau i ceinture, sonnent de ce cor
bruyant à la France retentit. i Misérable gibier, ce gros homme l a fui Paris,
c'est sans doute pour se i nager un alibi contre les soupçons de complices
pai'llementaires qu'il venci Drumont. Mais il fallait ausai_ qu'avant mourir le
président des Chemins de fer Sud revît les célèbres régions du rat
quouérisme, Nice, Monte-Carlo, oà avait exercé la royauté de l'argent et
l'influence et si fort joui du boubei bonheur de la qualité la plus basas * lui
et sa bande sont aptes à sentir. Nul homme ayant de rimaginatl après avoir
visité dans un site magoîfiq à Nice, la dépouille de Gambetta, i quoi
pournssent délaissées un amas couronnes avec les plus misérables légi des
i^u'in ventèrent jamais de pauv Homais, ne manquera de discerner,
redescendant vers les casinos et vers,. vulgarités bruyantes de celte rive, co
bien ces lieux conviennent à un baron Reinachqui fut vraiment leur
incaraatù Brillant fumier de cosmopolites, d'esco titrés et de grossiers
insolents, cette Ci d'Azur que son public déshonore, va bien la patrie élue de
co faux baron .J

ach et de tous ces survivants du gamsme qui, chaque année, saluent la >e de leur maître en allant à Monte3 toucher leur subvention. L'atmose des salles de jeu, des restaurants et illes, était bien faite pour le tonifier, •utenir d'optimisme. Fit-il une pointe alie pour y cacher, y chercher des ers ? Demanda- t-il protection au gouement italien de qui il tenait son titre aron ? Un mot de Loubet (« graves relies reçues d'Italie») que nousentenis tout à l'heure, nous permet de le »oser. Quoi qu'il en soit, c'est au cœur on royaume, c'est au Casino de Monte0 que le mercredi 16 novembre il lit hée la dépêche des agences : « La lambre fixe à demain jeudi la discus)n de l'interpellation Delahaye sur les iteurs de la Justice à faire la lumière r l'entreprise de la Compagnie de marna. » En même temps, il apprend M. Quesnay de Beaurepaire ayant acé de démissionner si on le laissait ordres, les ministres radicaux, c'est'6 Ricard, Bourgeois et Viette, ont jé, en dépit de Rouvier, le Conseil des istres à voter des poursuites et que baron de Reinach, il figure parmi les Ipés. iissitôt Reinach se prépare pour un •ême assaut. La presse maintenant se Ce Delahaye, c'est un boulangiste et n'a ni crédit ni preuves. La Chambre 'ajourner. Le terrible, qu'il faut bien avoir, serait que les administrateurs

The text on this page is estimated to be only 16.53% accurate

Ce que j'ai dû du Panama, furieux d'être poursuivi parlassent. Et bien ! il ne faut pas de j* cè^ . Et Beinach en revient toujours à l'obligation de peser sur le gouvernement avant que le Parquet lance les citations. Il s'applique d'abord à montrer de sérénité ; Vindicta des foris. jeudi 17, il écrit de Monte-Carlo à M. Ju Barbier pour qu'ils collaborent à un ballet, et à M. Gailbard, de l'Opéra, pour donner rendez-vous le lundi 21, aux républicains de la Maladella. Parlant à ce dîner des danseuses, il badine ; < Embrassez-les toutes pour moi. » Le même train qui emportait celle-là le déposait en gare de Paris le vendredi 18 novembre, à 5 h. 30 de l'après-midi, Dès ses premiers pas dans les rues, baron, de qui ce voyage n'avait pas dû nuire les battements de cœur, entendit [la bouche de mille camelots lièvre l'agression violente de la Cocarde. A l'heure des becs de gaz, il lut qu'elle dénonçait par le détail, avec une effroyable exactitude, son rôle de corrupteur. Il tomba dans un éclair ; Ducret, directeur de Cocarde, c'était l'homme de Gonstan Gonstans et les radicaux coalisés voulaient son cadavre pour faire trébucher dessus le personnel opportuniste ; derrière eux tous, il y avait Cornélius ; Beinach sentit perdu. Les antiparlementaires, l'opinion publique que le traquaient, les administrateurs à Panama entraient en ligne avec Delaha } les radicaux et les amis de Gonstans

aient pour lui couper la retraite. Il t la victime désignée par tous. Mais -être, au milieu de l'incalculable évémt politique déchaîné, cela surtout uvantait : le regard de Cornélius, elius pareil à une araignée, qui dans Is surveille sa proie. baron de Reinach ne demeura qu'un nt rue Murillo et remonta dans sa re qu'on n'avait pas dételée. Il porta n de ses amis, M. Carpentier, une loppe fermée avec la mention : < En le décès, remettre à l'un de mes frè» Une première fois en 1899, puis août 1892, il avait déposé entre les s du même une pareille enveloppe, passa chez Rouvier à Saint-James. Il la. supplier Cornélius Herz. Il courut boter à l'entourage de l'interpellateur: trez-vous que M. Delahaye pourrait :e fortune ? » ute la soirée, il galopa dans ces ténècomme un rat empoisonné derrière iserie. Quel sinistre accueil à toutes sues que sa lièvre cherchait 1 Plus peut-être que ses adversaires, ses »lices, qui soupçonnaient ou redout ses dénonciations, le guettaient pour mmer d'un coup de savate. lui disait : 11 n'y a pas de temps à perdre, car arquet lancera les citations lundi, lin samedi, Delahaye doit interpellier, 'd, si la Chambre le presse, n'hésijas à annoncer officiellement les pour

The text on this page is estimated to be only 14.77% accurate

On aiûtait, et de quel air soupçonneux, deux pnrases plus terribles; — Les journaux sont renseignés d'une façon bien précise, inexplicable ! On r* conlo que, derrière eux, il y a Gonstau et Herz ; mais ce Constans, ce Hers dites-nous, Reinach, d'où tiennent-Us leun informations 7 Le baron rentra à 10 heures du bun: sans avoir dîné, livide d'avoir couru daai cet égout. lise débattait encore, mais saa méthode, avec les désordres d'un homnu perdu, il ne faisait plus que nagt chien. Amis et ennemis allaient s'entendro pour le noyer. Ainsi une bande de cambrioleurs achève le complice blessé et qui ne peut plus échapper à la police. JUBNEE d'agonie du IIAHON DE BEnACR (I!) novembre !S93) Dans la nuit du 18 au 19, le baron n'i guère dormi. Debout dès l'aube, il cour(| le long du Bois de Boulogne si humii novembre, chez Rouvier. Il lui annoBO qu'il n'a pas pu déterminer Cornélius HeE à passer à Saint-James ou au ministère. < Cornélius se disait aoulTrant, — a i« « conté par la suite M. Rouvier à la Cbanb

Au temps du Panama 53 < bre. — M. de Reinach, renouvelant ses « instances, m'a demandé de Taccompa€ gner... Il me répétait que c'était pour lui € une question de vie ou de mort... Et « alors, je ne sais si c'était prudent, en « tout cas, ma conscience me dit que < c'était humain, j'ai répondu : — Je suis < prêt à faire la démarche que vous me € demandez, si grave qu'elle puisse paraître, mais j'y mets une condition, c'est « que nous ne serons pas seuls ; je veux € qu'il y ait un témoin dans cet entretien. « — Le nom de M. Clemenceau a été proc noncé et j'ai dit : — Je ne connais pas de € meilleur témoin. » Des mots, des histoires ! N'attribuons aucune autorité à cette déposition d'un homme qui plaide son propre salut : prenons-y seulement le décor des premières intrigues de cette interminable journée. De grand matin, là-bas dans ce morne Saint-James, dans une villa qui regarde à travers un parc effeuillé les herbes désertes et les brouillards de Puteaux, Reinach et Rouvier, tous deux congestionnés, mais Tan abattu dans sa graisse jaunâtre, l'autre musclé et défiant le destin, se concertent sur les moyens d'éviter la correctionnelle. Ils décident de s'adjoindre Clemenceau. Nous allons suivre ce trio. Une tragédie dans le brouillard. Des ombres qui s'agitent et puis le bruit d'un corps qui tombe. Quand, vingt-quatre jours après le drame, les circonstances forcèrent les deux survivants à parler devant la Chambre et 5.

The text on this page is estimated to be only 17.43% accurate

5 1 Ce que j'ai vu (levant la Commission d'enquête leurs récits ne concordèrent pas; mais leurs accents, leurs visages, leurs sueurs, furent tels qu'on se sentit entraîné aux plus effroyables hypothèses. D'après Rouvier et Clemenceau, Reiaach croyait n'être pas inculpé. Il doutait même de figurer au procès comme témoin. Seulement, un journal, la Cocarde, dirigée par Ducret, l'attaquait, et cela, il le ressentait avec une telle vivacité qu'il disait que c'était pour lui une question de vie ou de mort. Il affirmait que M. Herz pouvait faire cesser ces attaques, et M. Rouvier, sans connaître d'ailleurs le moyen de M. Herz, consentit à se rendre chez lui pour l'inviter à s'interposer. Quant à M. Clemenceau, il accompagnait ces deux messieurs en personnage muet seulement afin que Rouvier eût un témoin de sa conversation. D'ailleurs, M. Rouvier n'ouvrit pas la bouche. Les impossibilités de ce système sautent aux yeux. Qui croira que Jacques de Reinach, banquier puissant, Rouvier, ministre des Finances, et Clemenceau, merveilleux tacticien, se soient proposé comme « une question de vie ou de mort », et sans parvenir à la résoudre, d'apaiser ce bon garçon, ou, si vous voulez, cette bonne fièvre d'Edouard Ducret ? D'ailleurs, admettre qu'il s'agissait à tout prix Ducret, c'est admettre la véracité de ses accusations. Dès que penser d'un membre du Cabinet

An temps du Panama 55 d'un chef parlementaire qui assistent un banquier voleur ? Coupons au court. Ces messieurs prétendent avoir ignoré que, depuis le 4 novembre, leur ami était inculpé. Mais, dans son discours du 13 décembre, Rouvier avouera implicitement qu'il a connu l'inculpation. Voici sa phrase : « Dans la jour« née du 18 novembre, c'est-à-dire quatre « jours après que le gouvernement eut au< torisé le parquet à poursuivre... » Ainsi l'autorisation fut examinée en Conseil des ministres ; Rouvier la combattit vigoureusement à plusieurs reprises, et il n'aurait pas demandé : « Qui poursuit-on ? » Allons donc ! le grave souci qui met en chasse MM. Clemenceau et Rouvier, ce n'est pas d'adoucir un Ducret. Ce n'est même point de sauver un Reinach. Ils s'efforcent de rattraper des documents terribles et de les enterrer avant l'explosion imminente. Cornélius recommence l'opération qui, une fois déjà, lui réussit. En juillet 1888, il a télégraphié en clair à Reinach : « Il faut payer ou vous sauterez, vous et vos amis », et Clemenceau, accompagné de Ranc, a Kressé le ministre Freycinet d'agir sur [. de Lesseps pour qu'il fournît l'argent et mît Reinach en mesure de satisfaire Herz. Eh bien ! en octobre-novembre 1892, nous assistons à une répétition de cette manœuvre. Herz promène çà et là le fameux document écrit par Jacques de Reinach et qui dénonce Rouvier, Arène, Devès, Barbe, Albert Grévy, Jules Roche, Dugué de la Fauconnerie, Floquet, Pesson, Léon

The text on this page is estimated to be only 19.32% accurate

Ci g ne j'a. Renault, Gobron, Proust, Béral, Thévene^ Sans-Leroy, Henry Maret, Le Guay, ajou< ' lant que 1,340,000 francs ont été distriËuég par Arton à des hommes politiques dont ou' ne donne pas les noms. Ce papier fulgurant, il le montre notamment à Audrieus (jw, passe pour n'aimer pas Bouvier, et voili de quoi mettre aux cuamps notre éminent ministre des Finances. I Mais cette arme terrible, si l'on se rônj porte au témoinante de Stéphan, c'est Clemenceau lui-même qui, l'ayant reçue de Beioach, l'a transmise à Cornélius. Ainsi s'explique que, dans l'effort de cette journée d'agonie et pour peser sur l'implacable Cornélius Herz, Beinach et Bouvier requièrent le concours de Clemenceau. Dans ce tragique colloque du 19 novembre, au matin, entre Beinach et Bouvier, quand le problème à résoudre, c'est de réparer les trahisons de Beinach, quels ne durent pas être les éclats de Bouvier I Voilà des minutes où l'instinct de la conservation fait réapparaître la bête, — la bête des quais de Marseille et la bête du ghetto de Francfort, — dans un ministre et dans un banquier. A Cannes, en réunion publique, certain jour, ce Bouvier, minis(re, vmgt fois ministre, ne craignit pas de boser sur l'estrade avec un contradicteur. Aujourd'hui ses fortes mains étranglèrent volontiers ce mauvais juif de qui vient tout le péril. Mais, quand la tempête secoue la barque, ce n'est pas l'heure que deux matelots satisfassent leur haine : Bel

Au temps du Panama, 57 nach et Rouvier se distribuent la
besogne urgente. D'abord ils aviseront à l'attitude de Floquet. On dit qu'au
début de la séance celui-ci expliquera comment il a reçu du Panama
300.000 francs. On est perdu si Ton entre dans la voie des aveux. Qu'il se
taise. — Ensuite, il faut obtenir de Ricard qu'il ne se prête pas à
l'interpellation Delahaye. — Enfin, troisième point : les citations des
inculpés n'ayant pas encore été lancées, il faut, par un suprême effort, les
faire ajourner, sinon déchirer. Tout cela, pour gagner un délai, pour trouver
le temps de satisfaire les deux cruels étrangleurs, Cornélius, qui veut des
millions, et Constans, qui veut la présidence du Conseil. Rouvier y va
travailler toute la matinée au Conseil des ministres ; il donne rendez-vous à
Reinach pour 2 heures, chez Clemenceau. Où courut Reinach en quittant
SaintJames? Vers midi, un commissionnaire sonnait au domicile de Georges
Duval, secrétaire de la rédaction de la Libre Parole, et le prévenait qu'en
bas, sur le trottoir, un monsieur désirait lui parler. « En d'autres «
circonstances, dit M. Duval, je ne me € serais pas dérangé, mais nous
vivions « dans un temps bizarre où, de toutes « parts, nous arrivaient des
concours im€ prévus. > Il descendit et trouva, qui se promenait de long en
large devant la porte cochère, le baron de Reinach. — Montez dans mon
fiacre, il faut abso

The text on this page is estimated to be only 14.00% accurate

« Ce que j'ai vu lument que nous causions, — dit-il ^ journaliste qui lui répliqua : — Vous êtes compromettant, je ne tiens pas à être vu avec vous. » Le baron offrit de baisser les stores^ paraissait aïolé. La curiosité décida M. Javal. — Place de l'Étoile, dit le baron au cocher. Puis à M. Georges Duval : — Je suis un homme perdu. Voilà l'homme qui avoue. Que pensez-vous de l'avenir ? — Ma foi bien malin qui le pourra prédire. On raconte que le peuple commençait à murmurer. D'ici à quelques jours, « manifesterait dans la rue que je n'en serais pas surpris. En tout cas, vous me sembliez dans de mauvais draps. — A qui le dites-vous ? La Libre Presse pourra se vanter d'avoir attaché un fameux^ grelot ! — Elle vous épargne systématiquement et l'on s'en étonne dans mon entourage. — Oh ! de ce côté, je suis tranquille^ C'est quelqu'un des miens qui vous fournit des renseignements, — Qui donc ? — Andrieux, parbleu ! En livrant ce secret à M. Georges Duval qui n'avait pas à le taire, Reinach espérait-il qu'un économe parviendrait au gouvernement, et qu'intimidés, les hommes politiques le mettraient hors de cause ? Revint-il avec M. Duval sur son absurde projet d'acheter le silence de Delahaye ?

An temps du Panama sa Le fiacre aux stores baissés arrivait place de l'Etoile; le baron de Reinach en descendit brusquement, disant qu'il devait aller à un rendez- vous avec Clemenceau. Le Conseil des ministres s'était terminé à 11 h. 1/2. M. Rouvier déjeuna à Neuilly. Après-midi, il revint à Paris dans sa voiture, la quitta dans les Champs-Élysées et se rendit à pied rue Clément-Marot. Sur le palier de Clemenceau, il rencontra le baron de Reinach. Clemenceau était sorti. Sans doute, il courait pour l'exécution du plan arrêté à Saint-James et que Reinach, vers midi, lui avait apporté. Rouvier et Reinach se quittèrent après s'être donné rendez- vous au ministère des Finances, vers 5 heures. Il était 2 heures. A cet instant^ du Palais de Justice, M. Quesnay de Beaurepaire écrivait au Garde des Sceaux : • Paris, le 19 novembre 1891, 2 heures dii soir c Monsieur le Garde des Sceaux, c J'ai l'honneur de vous informer que je fais. citer aujourd'hui MM. Ferdinand de Lesscps, Ch. de LesscpSyFontane, Cottu, Eiffel et de Reinach à comparaître jeudi prochain 24 devant la première chambre de la Cour d'appel jugeant correctionnellement, sous prévention d'escroquerie et complicité, d'abus de confiance et complicité. poi déf et fixée. c Un dernier examen des pièces, joint à une nouvelle conférence avec M. le conseiller Prinot^ enquêteur, m'a déterminé à modifier le projet de citation et À compléter celle-ci ; 1« par

The text on this page is estimated to be only 13.45% accurate

une prévention d'abus Comité de direction millions pris dans la de confiance contre la caisse de la Compagnie u prévention de M. de En même temps, M. Quesnay de Beaurepaire avertissait M. Loubet. Puis il adressait à M. Joseph Reinach le billet * Samedi 15 novembre, 11 heures. L'annonce de la triste nouvelle qui va autre voie. Les citations dans l'album du Panama vont être lancées dans un instant, et elles contiennent un nom qui vous tient bien près. La personne en question a dû vous provenir, au surplus, puisque, le 15 novembre, M. le conseiller enquêteur 1 a inculpé dans un interrogatoire. « Croyez que ce que j'ai accompli pour moi m'a jamais coûté si cher. « Votre ami toujours. Cependant que ces lettres terribles, qui allaient transformer des conjectures en évidences, cheminaient à travers Paris, on voyait au Palais-Bourbon cette sorte de tension qui précède les catastrophes. Le monde parlementaire, couvert d'outrages par l'opinion, était ulcéré de fureur et de crainte. La Chambre venait de siéger toute

emaine sans repos. Elle avait consacré itre jours à d'inutiles efforts pour supner la liberté de la Presse. Le jeudi 17, cours d'une discussion, M, Pichon nt prononcé le mot « journaliste », il ut une poussée de haine que le Journal ciel enregistra sous ce titre ;« rumeurs centre » ; au point

The text on this page is estimated to be only 16.85% accurate

C2 Ce qat j'ai vu brusquement et, sans s'inquiéter d'ui puté qui l'abordait, il dit au chef des i eaux qu'il voulait lui parler. Les > hommes allèrent s'asseoir à l'écart. D'après la version que MM. Rouviai Clemenceau donnent de cet entretien, F vler aurait dit; — Je viens de passer chez voua. Lu bi de Reiuach se trouve dans un état nu très fâcheux par suite de la polémîqm la Libre Parole et surtout de la Cocai Il paraît être dans un de ces états d'e extraordinaires qui permelleut les réi tions les plus graves. Cependant tes députés n'osant pas il rompre ce tête-à-tête entraient en séf Ils sont tous là, les amis de ReinacbQ Tandis que leur chef chaacelanl bat h pavé de Paris, ils accourent supporter V choc des éternels boulangistes. Les capital-" nés de la bande (c'est-â-dire les dépalés q^ui dislribuèrenl à leurs collègues les subsides panamistes) ont donné le mot d'ordre; c'est d'enterrer l'interpellation Uelahaye. Les solitaires eux-mêmes (ceux qui Louchèrent sans l'entremise d'Arion, de Reinach et des capitaines) comprennent d'instiocl la tactique et marcheront au canon. Ce chaos dissimule une admirable discipline - ordonnée par la peur et par la baiae. Dans un affreux silence, le préaidenl Floquct, tout pâle, s'est levé: — L'ordre du jour appelle la discussion des interpella tions. ..sur l'affaire de PanamaChacun, ami ou eanemi, ressent le* voluptés atroces dala peur pur sympathie. i| ■ sympathie. i|

An temps du Panama, 63 — Messieurs, avant de donner la parole... Ici, tel est son trouble, que ce président expérimenté s'embrouille, confond avec les interpellateurs les orateurs inscrits pour leur répondre. De cette séance et de quelques autres qu'il va subir, son cerveau se liquéfiera. Un jour, on verra Floquet balbutier à la tribune, se taire, descendre, égaré. Aujourd'hui, il se reprend et d'une voix émue: — J'affirme devant la Chambre que, dans les circonstances dont on a parlé, non seulement je n'ai exercé aucune pression sur qui que ce soit, non seulement je n'ai rien exigé, mais je n'ai rien demandé, je n'ai rien reçu et je n'ai rien distribué. Quels applaudissements! quel triomphe! et dans toute la Chambre, car il n'est pas mauvais, ce vieil homme, et tous ces gens amollis par des mœurs avocassières viennent de souffrir à voir ses mains qui pétrissaient la tablette de la tribune. L'auteur de ce livre sait que ce Floquet dans sa fleur, et quand il était une bête ardente, n'eût pas eu pitié de ses adversaires, et pourtant, après qu'il est mort dans la pire déconfiture, nous ne pouvons nous rappeler comme un agréable spectacle cet après-midi où nous le vîmes mentir. Dix minutes après, sur les bancs de la Chambre, on se passait de main en main une feuille sympathique au Président, le Jour, qui venait de paraître et qui, trop tard informé de la volte-face obtenue par Reinach, annonçait qu'au cours de la séance, M. Floaueu ferait une déclaration

The text on this page is estimated to be only 18.18% accurate

idil ■eİDS do Pbw li sort de \9^ nliia lin dnîfl ÉrioP lia Ce gne
j'a, cesse de s'entêter et ne voit plus d'objec tion» au débat. A lundi ! à lundi
I Bartbciu aurait-il cassé les reins d leraent ? Cette asser salle des séances,
ne semble plus un î mal avec une vigoureuse épine dorsale, mais un flot
d'eau sale qui se répand daa4 les couloirs, Rouvier immédiatement quitte
ceUi mare de vains bavardages. Il court i Louvre et daus son cabinet
ministériof^ où le baron de Reinach l'attend. La peur et la joie suscitées
parles sean- i dales du Panama avaient dans cet après- , midi tragique pour
résultat et pour sommet l'ivresse de Reinach. Un homme saturé d'émotions
violentes s'enfonce dans une sorte de stupeur qui, chez un heureux, s'appelle
extase, et qui, chez celuici, doit s'appeler hébétude. Rouvier le trouva
congestionné, vaincu, au fond du fauteuil ministériel. Il lui jeta les
désolantes nouvelles de la séance, puis, aussitôt, ce Marseillais tout ressort
entraâaa ce Juif de graisse déliquescence. Le jour tombait rapidement. Le
ministre et l'inculpé purent sortir du Louvre sans être dévisagés. Ils allaient
implorer Cornélius Herz. Par un autre chemin, Clemenceau y courait. Sur
ce célèbre conciliabule du samedi 19 novembre, nous n'avons que les
témoignages de M.M. Rouvier et Clemenceau. Il y subsiste quelque chose
de l'atmosphère vraie: des silences, des contradictions qui i évoquent la
terreur, mais nulle parois »u

-lu temps an Fanama 67 theniique. Un long répit de vingt-quatre jours, une fuite, une mort, permirent de tout maquiller. D'après ces messieurs, Clemenceau arriva le premier chez Cornélius. A les croire, il n'aurait pas ôté son chapeau et son pardessus que déjà Bouvier et Reinach entraient. Le baron, sanguin à crever et les yeux hors de la tête, prononça peu de paroles. Elles paraissaient sortir de son gosier avec beaucoup de difficulté ; — Monsieur Rouvier, ministre des Finances, disait-il, a bien voulu m'accompagner auprès de vous pour joindre ses instances aux miennes et vous demander s'il est en votre pouvoir, comme je crois, d'apaiser la polémique de la Libre Parole et de la Cocarde, A quoi Herz répondit que ce n'était plus en son pouvoir, que, s'il avait été prévenu plus tôt, il aurait peut-être pu le faire par des influences personnelles. Tel est le récit de MM . Rouvier et Clemenceau, Ils insistent sur ceci qu'ils ne parlèrent ni l'un ni l'autre. Cette courte visite aurait été une espèce d'entrevue de sourds et muets. On procédait par signes comme au chevet d'un moribond. M. de Reinach parut tout à fait déconcerté. Ses gestes plus que ses paroles suppliaient. Extraordinairement nerveux, il avait un parler saccadé et pénible. € Je ne me souciais pas de prolonger la € visite, — a déclaré Rouvier — : j'y mis < fin dès que je le pus. » Voici la déposition de M. Clemanceau :

The text on this page is estimated to be only 18.11% accurate

t flS Ce que j'ai « Quand M. de Reinach vit que Gornéus Herz
était hors d'état de faire quelque chose pour lui, après avoir insisté par «
des mots qui indiquaient qu'il avait le « plus grand désir d'aboutir à tout
pris, et par quelque moyen que ce fût, il se leva et vint à moi en me disant :
— Je « vous en prie, vous ne pouvez me refuser cela, menez— moi chez
M. Gonstaad! « — Vous pouvez y aller seul. — Non, « répliqua Reinach, ce
n'est pas la même L'inculpé, le ministre et Clemenceau quittèrent Cornélius.
Rouvier héla un fiacre devant la gare du Trocadéro et rentra chez lui en
traversant le Bois. Oh ! l'incompréhensible scène ! Soit : ces grands
personnages, montés dans de telles circonstances chez le puissant
Cornélius, n'y prononcèrent pas un mot ! Mais, tout de même, quel terrible
et véhément dialogue ils auraient échangé s'ils avaient connu leurs rapports
réels ! Et vraiment, les ignoraient-ils ? Clemenceau devant chez
Cornélius les deux suppliants qui l'avaient décidée intervenir lui aurait
rapidement indiqué la situation parlementaire, puis baissant la voix : — Ce
papier que je vous ai porté en 1890 et qui constitue contre Rouvier, contre
Reinach et contre les amis de Rouvier la preuve la plus écrasante, que
comptez-vous en faire ? — Je n'ai pas pris de

- Reinach suppose que vous seriez disposé à remettre à un journaliste ou à un homme politique les chèques qu'il vous a remis. Vous sentez dans quelle situation l'autre bougre se trouverait ! A la fois délateur et délateur ! il serait écrasé dans un étau. Voilà ce qui l'affaiblit comme on entendait le pas des deux hommes dans l'antichambre et que Cornélius répondait toujours pas, Clemenceau aurait eu fort raison de lui dire rapidement : - Quel que soit votre plan, inutile, n'est-ce pas ? de raconter à Rouvier que le papier m'a passé par les mains. Je ne sais si Reinach lui en a dit un mot. Ce n'est d'ailleurs que je tiens à ménager ce papier ! Ah ! si vous vouliez, Cornélius, faire bonne campagne à faire avec vos papiers sur Panama : à nous deux, nous serions l'opportunisme ! mais la porte s'ouvrirait. Et Reinach dit : - J'aurais beaucoup de reproches à vous faire, Herz, vous m'avez pris mon argent et les documents que je n'aurais pas dû livrer ! Enfin me voici et M. Rouvier. Compagne. Nous venons vous demander quelles que soient vos conditions, de bien donner à la publicité. M. Clemenceau est au courant de tout ; il sera témoin de notre engagement, nous sommes à votre disposition. - Non, répondait Herz, il y a quelque chose, je vous ai dit qu'avec 6 millions

The text on this page is estimated to be only 16.25% accurate

i je me chargeais de tout arran[^] pi vous avez laissé passer le moment,, ■ — Je ne les ai pas, ces 6 millionaj pliait Reinach, mais je suis prêt à 3 crire tous les engagements. ■ — Non, c'est inutile. Vous vous fl pevez, je n'agirai pas contre vous, Vod vos amis, vous n'avez pas eu conEifl vous avez négligé mes offices qui, M leurs, aujourd'hui arriveraient tropfl Je crois que pour 6 miliiona je 8eraiu| venu à calmer cette fâcheuse alTaire.fl je n'userai pas du document. Vouai qu'on en parle I Cela peut venir do 9 tans... Vous savez qu'en mars 1890, qB il a quitté le ministère, on l'a renseigo sa documentation lui a permis de rei aux affaires quinze jours plus tard. En vérité, les plus épaisses tén enveloppent cette visite. Nul ne racontera cette conversation de Re Rouvier et Clemenceau chez Goi Herz. On possède une lumière pot une phrase de Cornélius Herz. Il a M. Andrieux que Reinach et I l'étaient venus trouver, chacun da propre intérêt. Affolés tous deuxéga ils sollicitaient l'intervention di Seulement Rouvier aurait eu u grande force de caractère que le t Reinach et il n'aurait pas poussé 1 jusqu'à mettre fin à ses jours. Quoi qu'il en soit, devant le menaçant et ferme de Corneli Rouvier, vieux cheval de bataill' •era pas en supplications. Il re

An temps du Panama li -*■ ■ — lui ; il ménage ses forces et verra venir. Peut-être espère-t-il encore que Loubet et Burdeau auront convaincu le Procureur général d'abandonner les poursuites. Quant à Clemenceau, si au quitter de Cornélius il accompagne encore Reinach, c'est apparemment qu'il veut entraver de ses bons offices cet agonisant et empêcher qu'à la dernière heure il ne rue dans le brancard parlementaire. Mis en face de la fameuse liste, il serait capable de s'écrier : « Je l'avais confiée à M. Clemenceau ! » Ah ! la mort de ce Reinach faciliterait bien des choses ; en attendant, il faut le convaincre par d'affectueux procédés que, si l'événement dépendait de Clemenceau, Herz et Constans plieraient. Voilà d'une façon très plausible les idées que, pour rester conforme à soi-même, Clemenceau aurait dû remâcher dans le fiacre qui le menait, côte à côte avec le baron, de Cornélius chez Constans. Mais Clemenceau nie que la « liste Reinach » ait jamais passé entre ses mains ; il nie qu'on ait parlé de cette liste chez Cornélius Herz ; il affirme même l'avoir vue pour la première fois chez le juge d'instruction. (Ici Terreur est certaine. On sait que M. Andrieux, quand il rapporta de Bournemouth la liste Reinach », la soumit à M. Clemenceau. Et ce fait prouvé démontre que M. Clemenceau ne se croit pas obligé de témoigner contre soi-même.) « Pendant tout le trajet, dit M. Clemenceau (de l'avenue Henri-Martin à la rue des Ecuries-d'Artois), M. de Reinach

The text on this page is estimated to be only 16.10% accurate

\ 7i Ca que j'ai vu un canapé, les tâtons étalés sur le parquet loin de la tête, les yeux en l'air. « Autant « nouaavQHSvuchêz Herz un homme exactU « et i-ésistant, — a raconté Clemenceau^ x — autant chez Constans je le vis dôtéaditJ < très affaîssé. » — Vous voua êtes mépris ou l'c a trompés, disait Coustans, Je n'ai aucui action sur qui que ce soit dans les joiaux qui vous attaquent ou qui attaquai en ce moment certains de mes collègues, et, par conséquent, je ne puis en aucua espèce de façon intervenir. — Il faut arrêter cette polémique, répâ Reinach. M. Constans dit à plusieurs reprises: — C'est impossible, je ne sais pas.,. Je veux bien chercher., essayer,.. Ne coma<tez pas sur moi,,. Je ne réussirai pas,,. Je ne peuï pas. Dans les conversations où l'un demanda une chose que l'autre refuse ou ne veut pas accorder, c'est toujours la même phrasA qu'on échange deux ou trois l'ois, hst gens d'esprit net sentent bien alors dautf l'accent d'un homme obsédé, dans li gard, qu'il n'y a pas à insister. D'après Constans, Clemenceau se serait tourné vers Reinach et lui aurait dit : — Vous voyez bien I Constans veut indiquer par cette eicla' mation que Clemenceau avait dissuada Reinach de cette démarche, qu'il en avait prévul'inutihté. Mais ce «vous voyez bien'* figure pas dans la déposition de Cleu. Clemenceau diclare, au COQ traîra

Il avait admis une intervention utile de Constans. Reinach se leva sans rien dire et se dirigea vers la porte. Cela seul est certain : le respectable baron de Reinach n'en pouvait plus. . Constans, pour tous détails, nous dit ment qu'il donna au banquier juif un MM. Constans et Clemenceau se sont amusés avec complaisance sur ce petit parce qu'il a quelque chose de pittoresque et qu'en divertissant l'attention il ble en même temps un gage de la mise en véracité des déposants. M. de Lach avait oublié sa bourse, il pria Constans de lui donner quelque monnaie pour régler le fiacre qui l'attendait, emprunt peut avoir un sens si Reinach marque son impuissance à fournir la somme de six millions qu'exige Cornélius : . Autrement il est inexplicable. En , Reinach et Constans, au dire de ce dernier, se connaissaient fort peu. Et puis Clemenceau n'était-il pas désigné pour un fiacre dont il venait de partager le sment ? Enfin, ce fiacre n'allait-il pas mener le baron chez sa femme ou dans son hôtel ? Constans dépose qu'il a remis un écu »conseiller des finances françaises en lui dit : Je puis bien prêter cinq francs à un homme. Reinach passa devant et descendit l'escalier« Il semblait blessé de l'accueil. Constans qui fait cette remarque, dut ajouter

The text on this page is estimated to be only 18.22% accurate

I part soi, en verrouillant sa porte : « bien commesonL tous les tapeurs : cehl « me dérange de table et il part e • irrité, » Mais M. Constans en a vi d'autres, c'est uo gentilhomme indulj Il a déclaré à la Commission d'enqu < Si j'avais vuà l'attitude de M. de Rei « qu'il eût en tête de commettre cet b < (se tuer), je ne suis pas dans l'intinj € de M. Joseph Reinaeh, mais je le (Sj. < nais depuis quinze ans et, certainemei « je l'aurais averti. » Beinach et Clemenceau descendirent ' l'escalier sans ae parler. Sur le trottoir, dans cette nuit noire du mois des Morts, Reinaeh pria encore Clemenceau de l'accompagner. Celui-ci s'eicuaa : on l'attendait chez lui. Nous ignorerons toujours avec quels éclats de récriminations, de menaces, M. Rouvier, puis M. Clemenceau, successivement, ont abandonné le malheureux, d'ailleurs peu recommandable, autour de Sui ces deux énergiques amants de la vie airaientune odeur de mort. Voici comment M. Clemenceau résume ce dernier instant : « M. Reinaeh m'a serré la main en mon« tant en fiacre et m'a dit : — Je suis < perdu. — Je voyais un homme frappé à « mort, mais je ne savais pas pourquoi il « était perdu ; je l'ai quitté et je suis ren« tré à pied chez moi. » Ainsi Clemeaceau et Rouvier, à les croire, avaient accompagné ce gros homme « parun sentiment de pitié », et ils l'aban

Au temps du Panama i i donnent ouand il ne dit plus : « C'est une question ae vie ou de mort », mais tout au court : « C'est ma mort. » Ils l'abandonnent dans la rue à l'heure du jour la plus mauvaise conseillère. Clemenceau remonte de son pas sec et décidé, la canne en moulinet, vers la rue Clément-Marot. Paris retentit des journaux du soir et, entre tous, de cette Cocarde qui de rien monte brusquement à des tirages de 300.000. « Demandez la Cocarde^ sa cinquième édition : le Panama à la Chambre. Les mensonges de Floquet. Les poursuites pour escroquerie contre le baron de Reinach. » Un tourbillon de colère et de badauderie, qui depuis un mois grossit, vient d'enlever tout ce qui traînait de soupçons et de petits faits pour en composer une trombe formidable, que nulle intrigue pour Finstant ne rompra, mais que Ton peut jeter sur quelque victime expiatoire. Vers 8 heures, quand du fiacre payé par M. Constans le baron Reinach descendit chez son gendre et neveu Josepli Reinach, une pire atmosphère encore l'attendait autour de la table de famille. 11 trouva dans son assiette le poulet envoyé vers 2 heures à Joseph Reinach parle Procureur général. Une scène terrible éclata entre les deux hommes. Les actionnaires de Panama, réunis en assemblée générale, n*eussent pas fait au baron plus do tapage que M. Joseph Reinach, qui, à toute volée, lui jetait son grand grief, non pas : € Vousavez déshonoré notre nom >,mais € Vous me coûtez une ambassade ».

The text on this page is estimated to be only 16.12% accurate

79 Ce que j'ai Vers 8 h. 1/2, Joseph s'interrompt pour téléphoner l'irréremédiable nouvelle à Bouvier. Il prévint aussi les plus importants des cent vingt-trois députés que le baron avait corrompus et dénoncés à Cornélius. L'intensité de ce cri d'alarme, véritable sauve-qui-peut 1 « Le baron est impliqué 1 » doit se mesurer sur l'affolement et d'après les résolutions Qu'allait prendre cette foule de Reinach; mais les figures de ces correspondants penchés sur le récepteur, hélas 1 nous ne les verrons point. Eii ce temps- là, conséquence d'une surproduction de ■ drames, il y eut d'irréparables gaspillages de physionomies tragiques, J De tous côtés on s'avertissait, et de toutes parts venaient des nouvelles d'échec. Le parquet avait refusé de céder au président du Conseil. Vers 4 heures, en effet M. Quesnay de Beaurepaire avait reçu le mot de Loubet l'invitant à suspendre l'activité judiciaire et l'appelant place Beauvau. Cette lettre l'avait bouleversé ne contenait pas les seuls mots rassurant le magistrat : « Je d'accord avec mon collègue c'est >. Il soupçonna un piège. 11 n'avait plus que deux heures pour notifier les citations avant l'expiration de l'heure légale. ; Il s'avisait de réclamer plusieurs voitures où il installa ses huissiers munis de leurs copies et avec ordre de se tenir prêts devant la grille du ministère. Lui-même courut place ; Beauvau. M. Loubet n'était pas rentré. Il ; tarderait à peine quelques minutes, à son chef de cabinet. A 6 heures, , d'IBM J J

Au temps du Panama 79 Procureur général fiévreux attendait toujours. L'heure légale était passée, les huissiers ne pouvaient plus instrumenter. A 6 h. 1/4, M. Loubet, flanqué de M. Burdeau, reçut M. Quesnay. Les « graves nouvelles d'Italie » signifiaient-elles quelque machine combinée làbas par Reinach, baron italien, dans sa fugue de Monte-Carlo ? Le Président du Conseil avoua qu'il les avait inventées pour arrêter le départ des citations : — Ne convenait-il pas de réfléchir avant d'accomplir un acte irréparable ? M. Loubet parlait avec embarras. Enfin, appuyé par M. Burdeau, il demanda s'il était nécessaire de comprendre dans la poursuite le beau-père de M. Joseph Reinach. M. Quesnay de Beaurepaire distinguait nettement que ces gens, qui n'avaient pas pris sur eux de s'opposer aux poursuites, voulaient lui faire assumer des retards et des modifications. Ministres, ils n'osaient pas agir sur leur collègue, M. Ricard, et ils voulaient que lui, procureur, s'opposât à son chef. Il protesta avec véhémence. M. Burdeau prit la parole : — Vous ne pesez donc pas les conséquences de votre acte ? C'est la guerre des radicaux contre les amis de Gambetta, dictée par la haine et par l'ambition. Derrière l'acquéreur de Reinach, on cherche Joseph. C'est notre vieux point de ralliement, le journal La République Française, qu'on s'est promis de noyer dans la boue. Par la blessure qu'on ouvre, le plus pur sang républicain coulera.

The text on this page is estimated to be only 18.14% accurate

i BO Ce que j'ai eu Le Procureur général répondit : — C'est un vrai supplice que vous faites tous subir depuis un mois; s'il faut aujourd'hui quitter la ligne droite, je vais donner ma démission. M. Burdeau avait les larmes aux yeux; serra silencieusement la main de M. Quidant de Beau repaire et aorlit. Cependant que le Président du Conseil, épouvanté d'un scandale qui causerait dans les conjonctures la démission du Procureur général donnait à celui-ci mille salutations, le ministre de la Marine courut prévenir les Reinachs. Il leur dit l'inutilité du suprême effort tenté dans le cabinet de la place Beauvilliers. Le plus audacieux des subterfuges n'a pu nuire jusqu'au lundi matin. L'heure arrivait des suprêmes arrangements. Au terme de cette journée où le grand baron a trouvé toutes les issues closes, le cercle se resserme jusqu'à lui mettre des mains d'étrangleur autour du cou. ; complices, qui d'abord pensaient s'élever du péril avec lui, travaillent à l'y mordre. Depuis (quelque temps un gêneur, il est devenu pire qu'un suspect. Aussi peut-on le tenir pour un cadavre en train de faire. ^am fœlel. Ils piétinent de hâte pour l'ensevelir. Que faut-il parier de ces dernières heures. Ainsi qu'il arrive quand on suit une chaîne nous découvrons des traces, nous en voyons d'autres, mais la bête, nous l'avons par rares intervalles. On dit l'S^

vers 11 heures dans un petit entresol, deux sœurs qu'il entretenait. Aïoli qu'auprès de ces filles, pouvait-il trouler sormais un coin pour souffler ? ins amis, sans horizon, sans dignité ieure, plus triste qu'un chien perdu ourtant incapable ae nous émouvoir, ulpé rentra chez lui vers 2 heures natinet demanda du café. Il but aussi icoup d'eau. Au terme de ce terrible er, c'est le gibier dans la mare, ul doute qu'à cette extrémité et quand t sa suprême méditation : « La vie ^elle la peine ^i'être vécue? » le baron ileinach ne se comprit comme une [me expiatoire. Les administrateurs qui [aient rejeter sur les parlementaires la licte publique; les parlementaires enrad'être trahis ; Cornélius décidé à tout er ou à faire de l'or ; le gouvernement ne pouvait pourtant pas poursuivre , cinquante députés, sénateurs et grands îtionnaires ; la Justice qui ne voyait i que la mort pour arrêter un procès idaleux ; sa famille enfin, tout chassait lalheureux dans les résolutions extrê• Ainsi Israël jadis poussait au désert)ouc chargé des malédictions qu'il faldétourner de dessus le peuple. ien ne fausse plus la réalité que d'y loir trouver des types absolus et coms. Frivole et grossier, ce jouisseur cyni, ce porc du boulevard, ce Jacques de Qach a tout de même des entrailles laines, familiales. De longs siècles de o le formèrent. Et puisque Joseph,

The text on this page is estimated to be only 14.67% accurate

I r 62 Ce ipie j'ai va sous sa redingote de la Conférence I cacheles obstinations d'uFiprophèted'Ii j'admets que ce baron se sacrifia co un patriarche pour sa tribu. Pouï n'eût-il pas ressenti des sortes de rem< Il est très possible qn'il ait été si père que de ne pouvoir supporter le qu'il allait causer à son gendre, ... Le valet de chambre, Jeau Kerini a raconté que, le lendemain dimai quand il voulut entrer dans la chamb; son maître, il trouva « un membre ■ famille » qui lui dit; — Ce n est pas la peine : le baroi est mort. A la même heure, Hébrard courait Cornélius Herz et lui criait: — Reînach s'est empoisonné, Cornélius demanda: — Et les papiers? Hébrard répondit: — Depuis sii heures, Joseph brâlo. Cornélius se rendit aussitôt chez soq eat, Andrieux. Dans la matinée, And) chercha Ducret à Neuilly, On le ran au2 bureaux de la Cocarde. Sans pi> bule, il proposa au journaliste une < \ piration >. — Cela nous a mal réussi au tempi boulangisme, observa Ducret. Néanm conspirer avec vous ne peut être qo'l ressant. Andrieux parla d'argent, puis il 91 nua: — Voua paraissez savoir beaucoup choses, j'en connais aussi d'intéresiat

•utre, je vous apporte de précieux cons que vous ne soupçonnez pas. Il faut îher avec Cornélius Herz, et non conli; il faut s'accorder avec Clemenceau.) Temps imprima le soir même que le nde Reinacn était mort d'une congescérébrale. C'est une version que^ le létembre, Rouvier essayera encore de itenir : « Le dimanche matin, dit-il, and j'ai su par une communication de . Joseph Reinach que le baron était)rt dans la nuit, je me suis rendu chez , Joseph Reinacn qui m'a dit que son au-père était mort d'une congestion pébrale. Je lui ai demandé : — Est-ce en d'une congestion cérébrale ? — Il a répondu: — Oui. Le médecin Ta dit. îs esprits malveillants pourront prétene qu'il est mort empoisonné, mais le ^decin affirme et nous tenons qu'il est 3rt d'une congestion cérébrale. » a voit le regard, on entend le ton de ieux hommes forts. 3pendant, M. Quesnay de Beaurepaire dait d'urgence à son domicile les huisI, et, comme la mort éteint toute pourj, il faisait recopier les citations en trimant ce qui avait trait au baron de lach, îs exploits ainsi allégés furent notifiés ndi matin 21 novembre.

The text on this page is estimated to be only 20.06% accurate

► (21 novembre 1892). Cette mort du baron de Retz a surpris plusieurs personnes l'annonçaient dans quelques heures avant qu'elle fût arrivée. Le samedi soir 19 novembre, quand Reinach gravissait l'escalier de M. Tiers, Jules Delahaye, député de Cl dans son cabinet, travaillait à son intervention sur l'affaire de Panama, depuis longtemps remise, mais enfin arrivée au 1^{er} Delahaye, comme beaucoup d'orateurs rédige tout au long ses discours, sur la tribune, sans réclamer de sa mémoire le texte. Il parle selon les conjonctures, n'obtenant de cette préparation écrite qu'une faible maîtrise. Il relisait donc ses notes. A trois reprises déjà, il avait devant la Chambre la question du Panama. Il songeait que cette fois il n'était pas si documenté que les précédentes, et si de caractère, si désireux de frapper pour sa gloire et par haine des parliementaires, il se désolait de n'apporter que des allusions et des précautions, à cette minute que deux hommes politiques lui firent passer leurs notes qu'il avait de l'affaire. L'un, ami ancien et éprouvé, personnage considérable et mûr.

Au temps du Panama, les intrigues du gouvernement. Ils lui racontèrent dans leurs grandes lignes les plus secrets événements du jour. — Reinach, conclurent-ils, va disparaître ou mourir. Son désespoir, sa résolution bouleverseront tout. Plus de précautions, nous entrons en plein drame. Ils mirent alors à nu devant Delahaye le rôle du baron de Reinach et de son principal agent Arton. Ils énumérèrent cent cinquante députés, sénateurs et grands fonctionnaires à qui avaient été distribués en cent soixante-douze chèques, 3 millions. Ils lui révélèrent que Barbe, ancien ministre, avait exigé 400.000 francs ; que Sans-Leroy, député, faisant partie de la commission chargée d'examiner, en 1886, le projet relatif aux valeurs à lot, en avait assuré l'adoption moyennant 200.000 francs ; qu'on avait dû donner 200.000 francs pour acheter le Télégraphe qui ne valait pas 20 francs, parce que M. de Freycinet s'intéressait à ce journal ; que le gouvernement avait réclamé 500.000 francs pour l'acquisition d'un grand journal à l'étranger ; que 300.000 francs avaient été remis à M. Fjoquet, ministre de l'Intérieur, pour des journaux qu'il favorisait. Et passant à l'objet même de leur mission : — Il s'agit, dirent-ils, de demander à la Chambre une commission d'enquête sur tous ces crimes. Avez-vous cette hardiesse ? Delahaye comprit qu'il causait avec des envoyés. Les administrateurs du Panama\ b

The text on this page is estimated to be only 16.99% accurate

t aa Ce qve j'ai in voulaient dériver la colère publique)
parlementaires. — Quelles armes, répODdit~il, metli vous dana mes maina
? Où aont les vesî Le temps maatjuait pourse procurer] papiers logés en
lieux sÛra. Mais pour l'r îant il ne s'agissait pas de prouver; il t lait dénoncer
et réclamer une enquêter! l'enquête surginuent toutes preuves..., le
personnage politique citsit des traitsJ l'histoire, propres à exciter
l'émulalioa^ dévouement de Delahaye. — Reculez, ajoutait-il, craignez de v
perdre, et c'estle pays qui se perdra.Voti» pouvez libérer la France. A cette
heure, ^ l'avoue, vous devez choisir entre une fai" blesse et une témérité...
Eh bien 1 vOtiV ami qui me connaît vous répond de ni. Il était sûr de son
ami, mentalement il disait à l'autre ; < Toi, < marcheras, parce que tu parles
devant i « tiers. » Il pensait encore : « Les calci . «de ces deux hommes me
sont indiffêrcol « je prends en moi-même mesmotifs de « décider. Ilsne me
donnent pas un dossier

« sur quoi m'appuyer: eh bien ! j'en appuie » sur la rampe de celui-ci et sur le fait que « de celui-là. Tous deux savent qu'avant de me casser les reins, je saurais les cas » ser à qui m'aurait trompé. » Le péril et l'honneur tentaient cet homme de quarante et un ans. Etre un jour, dans un grand pays, corps à corps, devant tous, à soi seul, l'opposition ! Ne rien dire à personne, aller de l'avant, et puis, à la grâce de Dieu ! Il accepta. En s'adressant à Delahaye, ces deux émissaires étaient bien renseignés. Déjà connu des professionnels comme le directeur du Journal d'Indre-et-Loire y Jules Delahaye avait émergé à la grande publicité lors du discours de Tours dont il avait discuté les termes avec Naquet. Elu sous le patronage du général Boulanger, il était en 1892 des cinq ou six révisionnistes qui siégeaient à droite, reliés par de puissants souvenirs et par des haines communes, plus puissantes encore, aux parias qui siégeaient sur « quelques bancs à l'extrémité gauche de la salle ». Portés dans cette chambre par la tempête de 1889, ces boulingistes, battus de tous les outrages, en tenaient à peine dans la masse de leurs légères quelques relations de courtoisie. Ille solidarité, aucunes affinités. En 1890, son discours romantique de ce pauvre diable de Montjau, en dépit d'une défense admirable de dialectique et de sobriété, avait été invalidé. « Je l'invalidé, parce boulangiste », s'écriait ce tribun de drame. « Bien rugit, vieux lion ! » pensait-il.

The text on this page is estimated to be only 20.72% accurate

s'étaient les amateurs, mais ils dirent de Delahaye: «Voilà un homme qui serait heureux de se venger. » Cette position boulangère explique que Delahaye accepta la tâche d'accusateur. Certes, de vie simple, milieu provincial, avec de fortes convictions, n'était naturellement capable s'échauffer contre le système. Mais il n'a point d'innocent ni de courage qui tiennent : un député d'une autre formation la boulangère n'aurait pas eu le découragement de décimer le Parlement. Ce soir de novembre, dans son modeste appartement, Delahaye comprit qu'il tenait, le bon plat de vengeance qui mange froid. Il se mit sur l'instant travail ; il récrivit d'un bout à l'autre discours et se décida pour l'affirmation solenne des faits qu'on venait de lui exposer sans preuves, car, se disait-il, je dois faire perdre la tête et qu'entraînés par la fureur, dans une sorte de défi, ils m'accordent l'enquête. Tout le dimanche, il s'enferma avec de fortes phrases qu'il forgeait, essayait, retentait encore sur l'enclume pour qu'elles lui manquassent pas dans la bataille. Du dimanche au lundi, ce journaliste provincial, de qui l'histoire allait accueillir la collaboration, ne dormit pas. Il se montra dans la solitude à la hauteur de son rôle. Ceux qui sentent la peur, je les dis les plus beaux, car la grande bravoure c'est de la peur examinée et matée. La figure de Jules Delahaye parlait, de ses résolutions quand, le lundi 31 novembre

[illegible]

The text on this page is estimated to be only 22.21% accurate

sèrent les amateurs, mais ils dirent de Delahaye: «Voilà un homme qui serait heureux de se venger. » Cette poétique boulangère implique que Delahaye accepta la tâche d'accusateur. Certes, de vie simple, du milieu provincial, avec de fortes convictions, il était naturellement capable de s'échauffer contre le système. Mais il n'y a point d'honnêteté ni de courage qui tiennent : un député d'une autre formation que la boulangère n'aurait pas eu l'indépendance de déclarer le Parlement. Ce soir de novembre, dans son modeste appartement, Delahaye comprit qu'il le tenait, le bon plat de vengeance qui se mange froid. Il se mit sur l'instant à travailler ; il récrivit d'un bout à l'autre son discours et se décida pour l'affirmation absolue des faits qu'on venait de lui exposer sans preuves, car, se disait-il, je dois frapper fort qu'ils perdent la tête et qu'entraînés par la fureur, dans une sorte de défi, ils m'accordent l'enquête. Tout le dimanche, il s'enferma avec ses fortes phrases qu'il forgeait, essayait, remettait encore sur l'enclume pour qu'elles ne lui manquaient pas dans la bataille. Du dimanche au lundi, ce journaliste provincial, de qui l'histoire allait accueillir sa collaboration, ne dormit pas. Il se montait dans la solitude à la hauteur de son rôle. Ceux qui sentent la peur, je les dis les braves ; les plus beaux, car la grande bravoure, c'est de la peur examinée et matée. ■*, La figure de Jules Delahaye paraissait, criant ses résolutions quand, le lundi 21 novembre

An temps dn P^ruma 89 bre, traversant la salle des Pas-Perdus, avec sa serviette sous le bras et d'un pas élastique, il arrêta Sturel pour lui dire : — Du nouveau I du nouveau! Montez dans les tribunes, trouvez une place coûte que coûte: il va tomber une terrible bombe. Des mots analog^ues mettaient la fièvre dans les couloirs qui se vidèrent. A 5 heures, on crut entendre les trois coups au rideau pour l'ouverture d'un drame que tout le monde annonçait sans connaître les collaborateurs ni le scénario. Sturel se jeta dans la tribune des anciens députés. Les élus se pressèrent à leurs bancs. Quelquesuns avaient bu pour mieux soutenir le choc. Cette inoubliable séance, la* Journée de l'Accusateur », se passa en pleine lumière ; elle fait contraste avec l'obscur « Journée du baron de Reinach, » qui fut la mort do Polonius: un rat qu'on tue derrière le rideau. Les hommes de service, pour mieux voir leurs maîtres dans la honte, augmentèrent la puissance du plafond lumineux quand Jules Delahaye gravit la tribune. Il était blême, avec ses lèvres retroussées qui laissaient voir par éclairs le luisant des dents comme des crocs. De la façon dont il débuta : « J'apporte ici mon honneur ou le vôtre », chacun comprit, comme sur le terrain, quand le directeur du combat dit : « Allez », que c'était Pinstant de lutter sans ménagement ni distraction. Sur les bancs étroits et serrés, les parlementaires avertissaient déjà de la bagarre 8.

The text on this page is estimated to be only 28.44% accurate

antOy mais quelque chose d'âp oyeuXy comme d'un lutteur qui ne
i accorde de pitié ! — Je vous apporte, disait-il, m affaire Wilson. Celle-là
n'était q udence d'un Vinmmo Por*»w*«

An temps du Panama 9i qui jeta le véridique Mariotte en prison. Phrase par phrase, ils commencèrent de hacher l'orateur. — Les noms ! les noms l'criait-on sur les bancs. Mais de l'extrémité gauche de la salle, Déroulède debout lança : — Je suis avec Delahaye qui réclame la justice et la vérité. Et, des galeries publiques, tous les visages penchés sur cette cuve disaient : « Nous aussi. » Le discours que Delahaye avait écrit, avec ses amples développements, offrait trop de prise au vent dans cette tempête. Brusquement il se resserra, put d'autant mieux filer vers son but. — Pour émettre des valeurs à lots, il fallait une loi ! Un homme intervint qui n'est plus de ce monde depuis hier... Il se fit fort d'obtenir la loi par la toute-puissance de ses relations politiques et par la corruption. Il demanda 5 millions qui lui parurent d'abord suffisants pour acheter les consciences à vendre du Parlement. — Les noms ! les noms ! *- L'enquête vous les donnera... Ce mort récent connaissait jusqu'au chiffre des dettes des députés. Il tarifa chacun selon son importance politique. il remit à son homme de confiance, un nommé Arton, qui depuis A passé la frontière, un carnet de chèques pour qu'il « fît le nécessaire ». Telle fut l'expression convenue. — Les noms ! Les noms ! *- Voté l'enquête...

du Panama pour qu'ils enflasse de la corruption. 4: Un jour ce fut l'élection fallait 100.000 francs pour 100.000 francs pour un au 100.000 francs pour les frais

e fois le chèque fut endossé par un on de bureau. » • Les noms 1
Les noms I agnifique jeu de scène 1 Delahaye itenani désignait du doigt les
concusaaies. Oui, son doigt, que six cents smentaires suivaient, cnerchait
sur 3 bancs les criminels épars. Au pied de ibune, au banc ministériel, il
voyait 'cinet de qui les yeux ne le quittaient Celui-là, confident avec
Clemenceau anc du secret de Cornélius, par sa itè et son à bout d'haleine, fit
mieux ucune fureur de la Chambre sentir à ihaye quels mystères il
effleurait. C'est vier qui montra la plus riche nature. regard, sa bouche, son
front, tout gés d'aveux insolents, défiaient, tuient TAccusateur : « Continue,
redouet puis quoi ? > Quant à Loubet, au de cette séance où il agit
sensiblement etit bonheur, chacun lui reconnut l'air niais éperdu. al tableau
ne peut restituer cette paume tragique de l'Accusateur, menant les regards
aux quatre coins de la mbre ; et la plus savante excitation à due, pas même
le bruit des fusils qu'on 5, ne vous remuerait aussi profondé- t que fit, en
cette séance, le timbre mx de ce cri : 4c Les noms 1 Les noms 1 » féré par
une centaine de simples cos contraints à réclamer une preuve s tremblaient
qu'Arton ou Reinach ent vendue.

la Compagnie pour 200,000 méconnut d'abord sa valeur r« refusa.
Ce député se mit à la tête dicat qui, escomptant le prochain la loi, joua à la
baisse avec la pfe d'un banquier. Gelui-ni avai* #

çut les 200,000 francs. Le projet fut té dans la commission par six voix •e cinq. Mais le concussionnaire avait é de prévenir son ami le banquier qui nuait à vendre, à vendre toujours. Les . du Panama atteignirent d'un bond à ours extrêmes : le banquier fut ruiné,, •anquier, vous le connaissez tous, — .uait Delahaye, en se tournant vers enet, fameux pour ses relations avec nquier Jacques Meyer. long récit n'alla point tout d'un Les cinq cents voix commençaient ibmerger cette voix. Elle ne réappat plus qu'à de longs intervalles, ne un roc que couvre, découvre, puis ivre le flot. Une phrase 1 un motl où l'on distinguait combien la volonté homme vaut plus que les colères î foule. Ce qui fait une force, ce n'est seulement l'intensité, c'est encore la tien. Une seule personne qui sait ce le veut, où elle va, brise le désordre inq cents énergumènes. Même leur lérence soutient, électrise l'homme e ramasse dans son unité morale. Les uses sottises qui, de tous les bancs, liaient Delahaye, marquaient d'autant z sa logique. « Je suis un calomnia-^ Eh bien I votez Tenquête qui me »ndra. > Visiblement toutefois il n'allus pouvoir placer un son. Et d'être ;t à une attitude passive, — par la brutale, qu'importe ! — cela le diity pouvait le détruire devant les rs àê VOfficieL II glissait de sa ma

r ** ressaisir I Mais pouvait-il d on fuit? Dans cet embarr croyait
le percer, lui fourn — Messieurs, reprenail transports de la Chambre "-
'^•^"A veuillez faire sil

An temps du PànaniA 97 terrompt. Au bout d'une minute, la curiosité, plus forte qu'aucune tactique chez les spectateurs d'un tel drame, baisse les cris assez pour que Ton entende : — ... vous ne soyez pas le premier à vous joindre à ma demande d'enquête. Alors, perdant la tête, le vaniteux président — qui bientôt mourra de telles scènes — déclara : — Je me tiens pour nommé et je voterai l'enquête. Son coup porté, Delahaye, comme le toréador s'écarte du taureau blessé qui mugit, avait rejoint sa place. C'est dans de pareilles circonstances qu'on voit quels inconvénients entraînerait l'éligibilité des femmes : les huissiers ne suffiraient point à délayer les corsets de nos belles et furieuses élues. Deux jours plus tard, au cours d'une séance analogue, Brisson occupant la tribune^ un honorable député tomba d'une crise épileptique et se prit à aboyer. Lamartine, dans son Histoire des Girondins, eût transposé cet incident pour renforcer le dramatique de cette « Journée de l'Accusateur » qui présenta les caractères d'une descente de police dans un bouge. Cet anachronisme ne fausserait pas l'aspect de cet après-midi où bien peu de rcS répresentants dominaient leurs nerfs. Deux e ces messieurs pleuraient. I^'honorable M. Boissy d'Anglas faisait le j'»gu3r et ses longs cris rauques affolaient \h salle tandis qae, courbé sur «on banc, il cherchait parmi ses collègues de droite une proie où

convulsions de la terreur. A le voir, cette Chambre emplait un
insupportable malaise d'iversaires se turent, comme, après, devant le cadavre.

An temps du Panama 90 VI LE CADAVRE BAFOUILLE Que l'enquête ait paru nécessaire, tout lo monde l'admet, mafs du moment que l'enquête fut décidée, comment la majorité républicaine n*a-telle p>as compris qu'il était de son intérêt, de son devoir, d'en garder la souveraine direction, d'accord avec le gouvernement et la justice du pays ? {Le Temps ^ décembre 1892) Le baron Jacques de Reinach rappelle ces gros rats qui, ayant gobé la boulette, s'en vont mourir derrière une boiserie d'où leur cadavre irrité empoisonne ses empoisonneurs. Il faut quasi démolir la maison. C'est à quoi soudain s'employèrent avec rage les Français. On apprit d'abord que le baron, s'il n'était pas mort dans la nuit du samedi au dimanche, aurait été touché le lundi par une citation à comparaître. Puis on s'étonna que les scellés ne fussent pas posés sur ses papiers. Bientôt ces vérités enflèrent : le peuple répugne toujours à admettre la mort naturelle des grands persona^es. Les uns dirent: « Le baron est en uite ; dans son cercueil on ne trouvera que des cailloux. > D'autres crurent à un assassinat. « Ne voyez-vous pas que pour

The text on this page is estimated to be only 17.60% accurate

Ce que j'ai r il allait dénoncer des lionimea politiques? Ils l'ont empoisonné. Ces mœurs vous surprennent ? Mais ce Reinach lui-même a tenté jadis d'empoisonner GoïTielia Herz. EL ce Hen, pourquoi vient-il de filer en Angleterre 1 * Ces rumeurs aemélaieotpour faire un grand cri de défiam^ contre les parlementaires: < Entre e il y a un cadavre 1 > Ce cadavre, on le cherchait, on le sentait, on le nommait. Comme au théâtre, quand l'eutr'auto se prolonge, la France tapait des pieds, réclamait « le Baron] le Baron 1 » On exigeait que Reinach sortit de sa fosse et de ses cartonniers. Vu les circonstances, et puisqu'il restait une fille mineure, on ne s'explique point que les scellés n'aient pas été posés d'office aux divers domiciles du défunt. C'est ' le 20 novembre au matin que Joseph brû- , lait des papiers près du cadavre (où .l'on trouva vide la chemise des lettres d'Arton), et c'est le 23 seulement qu'à la requête de M. Imbert, nommé admmistrateur de la succession, les scellés furent' posés au 20 de la rue Murillo, à la banquett Propper (ancienne maison Kohn-Reinacn), au siège social de la Compagnie des Che~ mins de iar du Sud, et enfin au château ■■ de Nivilliers. Encore, chez M. Propper, ' certain bureau ne reçut-il les scellés que : le 24, ; Le 28 novembre, M. de la Perronua^ monta à la tribune ; .' — « On afiirme, dit-il aux ministres, que ' < le samedi 18 novembre, dans une réu-À

Au temps du Panama loi < nion, vous avez décidé de comprendre < dans les poursuites exercées à l'occasion € des détournements de Panama M. Jacques < de Reinach. On assure qu'un mandat fut « signé le soir même qui, vu l'heure avan< cée, ne put être présenté, et, le lende4L main étant un jour férié, la remise en 4f fut ajournée au lundi matin. Or diman€ che, le baron Jacques de Reinach était « trouvé mort dans son lit. Immédiatement € les bruits les plus contradictoires circu€ laient... Mort naturelle, rupture d'ané€ vrisme, congestion cérébrale? Bientôt le 4: bruit courait d'un suicide. On a même € précisé, par de Taconitine, dont on '4: aurait trouvé une bouteille sur une table, < près de son lit. Enfin on a prétendu € qu'un assassinat avait été commis. Dans < 1 état où sont les esprits, ils ne se con< tentent pas de déclarations vagues, il € leur faut la preuve matérielle. Un seul < acte peut la fournir : c'est une ordon< nance de procéder à l'exhumation et < ensuite à l'autopsie du cadavre, s'il y en € a un. » M. Ricard commença de lire un certificat médical de congestion cérébrale. Les médecins, nombreux à la Chambre, ricanèrent de ce confrère qui osait affirmer sans autopsie. L'occasion parut bonne aux vindicatifs parlementaires de jeter bas ce pelé, ce galeux de Ricard. En vain M. Jumel criait-il éloquemment à ses collègues : € Vous voulez donc assassiner un cadavre l ». Le ministère tomba sur son refus de procéder à l'exhumation. 0

le panamisme plusieurs de ses n [le vivait dans l'épouvante de si
)rce. Ses potins tuaient ; elle éta able de les contenir. A chaque i porte
s'ouvrait, il semblait qu'i e vent fît voltiger de son taois '<

3uette, quand Deibler monte les châssis e la guillotine, manifestait avec indécence sa cruelle curiosité. Heure par heure, les journaux versaient dans la rue des apologétiques ou des diffamations^ fragments nullement sincères des dépositions entendues. De ce fumier montaient la fièvre et la mort, « Chéquard ! » c'est le mot qu'invente ce novemore 1892. Si l'Académie française dédaigne de le recueillir dans son dictionnaire, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le déchiffrera imprimé au fer rouge sur de la chair humame. Une poignée d'antiparlementaires, les Delahaye, les Drumont, les Andrieux, les Déroulède, Eareils aux « marqueurs » qui traquent le étail dans la Camargue, poursuivaient cent cinquante députés et sénateurs. Clemenceau, dans cette première période, faisait à la fois le chasseur et le gibier. Avec un tapage effroyable et mille péripéties pittoresques ou tragiques, cette chasse exaltante passait à la tribune, dans le bureau de la Commission d'enquête, à travers les couloirs. On crut à certains jours qu'elle descendrait dans la rue. Ce fut d'abord Delahaye que la Commission entendit (25 novembre). Sa déposition, ou mieux sa leçon d'ouverture, présente un modèle de cette logique qui, peu à peu, nous étreint jusqu'à l'angoisse dans les constructions littéraires d'Edgar Poë. Le député de Chinon commanda froidement à la Commission d'enquête une longue suite de démarches minutieuses et mvstérieuses

The text on this page is estimated to be only 28.47% accurate

Auiuuin i^rouHi/ pouvait unui; un silence méprisant et une prc indignée. Il adopta la tactique p parBaïhaut; il flétrit la € calomnie dans une lettre que M. Floquet lut le 24 novembre. € Pour mon honnc

3 en relation avec tout ce qui compte , France et à l'étranger parmi les artistes qui ont un nom. Je n'ai jamais acte d'aucun d'eux, sous forme de prêt, une œuvre quelconque, » Puisqu'on l'a touché son pot-de-vin à , il sollicite avec instance, qu'on envoie des télégrammes à tous les banquiers, procureur de la République, au présidu Tribunal de cette ville. Enfin, il te un procès à la Libre Parole, le sénateur Béral, préfère une manière bumble. Pour caractériser la mise en de ces deux honorables, on dira : ô, c'est un cornélien, mais Béral se 'te au vieux génie des farces. Ce brillant technicien, cet éminent sénateur, ites les questions fait : « Bè I Bè l » lieu de hoquets affreux, il balbutie : 5 voulez- vous que je vous réponde ?... sez votre accusation >, et se reprend irer. — « Mais niez donc au moins » iait toute la Commission étranglée de On comprit dans la suite que le vieux l entendait composer ses moyens de ise sur les moyens de l'accusation. Il servait une dénégation ferme ou quelabulation. « Bè I Bè ! » c'est le coup Igarement par excès d'émotion ; bien u des juges d'instruction, il prend tou) sur les novices. laque jour, à ce beau feuilleton, la Comîon d'enquête ajoutait un chapitre itionnel. Le 26 novembre, MM. le ProdeLaunay et deLamarzelle expliquent lantages variés dont se plaint M. Char*

The text on this page is estimated to be only 18.08% accurate

I loa Ce i/iie j'ai VII les de Lesseps, Le 28, M. le conseil instructeur Prinnet affirme qu'au vu pièces les sommes touchées par le ha de Reinach s'élèvent à 9 millions envii Le 29, Georges Laguerre dépose teaird ion que celui-ci, lors de l'élection du N(a versé au gouvernement 300.000 trs sur les fonds de la compagnie du Pana Le 29 encore, M. Koho avoue qu'Al a touché de la banque Kohn. sur le oon personnel du baron de Reinach, 1 miU par petites sommes de 5,000 à 17,000 frj pendant le premier semestre de l'année 1 et précisément à l'époque où l'on achf les parlementaires. Le 30, M. Thier banquier, prodigue les lumières. Il ré' qu'avec l'argent de Panama, les 17, 1 19 juillet 1888, M. Reinach a diatri 4,390,475 francs en vingt-six chèques porteur. Il est « navré de tenir invoj toirement le secret de tiers » ; ce lui ae « infiniment pénible de les trahir par i imprudence quelconque », toutefois il (faire sa déclaration : < Les chèquea pa « par la Banque de France nous ont « rendus comme d'usage et ils sont ras « dans nos archives de caisse. > M. Thï rée ne pourrait s'en dessaisir, — il déclare spontanément — qu'aux mains la justice ordinaire. Elle émerge, la vérité 1 Pour la tenii suffit que la Justice désire ces chèques comment se dispenserait-elle de les d rerî Au reste, quand on rejetterait du sa sur ce lambeau déterré du mort, voici i par ailleurs le cadavre bouillonne.

imont à Sainte-Pélagie s'inquiète de ice de Proust qui poursuit la Libre e et qui sommerà qu'on fournisse une e. Toute une campagne entreprise un papier, et qui pourtant entraîne ince, peut échouer dans une retente condamnation. Andrieux, qui ema tout le monde dans cette auaire en 3ttant des dossiers magnifiques, soufLondres auprès de Cornélius le supde Tantale ; il considère des monde documents par lesquels sa haine He syndicat opportuniste serait assoumais à chaque fois qu'il avance les , Cornélius ferme ses tiroirs. Les Ûstrateurs de Panama ajournent le it Delahaye. Où trouver la preuve îaire? soir, dans les bureaux de la Libre Cj un personnage parvient jusqu'au aire de la rédaction. Il est de taille ane, bien pris, d'allure bourgeoise, avec la moustache fine et noire. Monsieur, dit-il, M. Antonin Proust ntente un procès en diffamation. Je ipporte une pièce qui vous assurera le cause devant les pires juges. md une feuille de papier jauni. ^est, continue -t-il, une feuille arrau copie de lettres du baron de ReiCes deux déchirures proviennent des es qui attachent le bloc. Levez le gaz liez la feuille devant la lumière, lecrétaire lut une lettre du baron de 5h qui annonçait à M. Proust Tenvoi le obligations.

The text on this page is estimated to be only 17.72% accurate

I — A combien l'eatimen-vous, papier 7 — Je ne le vends pas, ie vous le dou — Puis-je savoir si o est voua q détaché cette lettre? — Ne m'interroge» pas. — An moins, me laisserez-voii: nom et voire adresse, à telle Ha de m snrer que le document est aulhentiqiu — Voici ma carte... D'ailleurs je sède d'autres bibelots,,, une liste ai quards notamment. Là-dessuH il salue et sort. L'excellence du document apparu 2 décembre, q^uand la Libre Parole le bliaautographié et que Proust tout déco les traits bouffis, se renonçant soi'inl s'en vint à la Cbarobre, non point I bonne fig'ure, il n'y songeait plus, mail libérer d'une réplique quelconque avec journalistes de son monde. Ce fût II meuse déposition dite € de Copeahagu — «... Je passe le mois de juia (188 « Copenhague à la tête de la mission i « çaise Qui y a été appelée par M. Y « burs, M. Yaroburs a olTert aux mem « du comité de les défrayer des dépe « du voyage, La plupart acceptent. Je « fuse. Mais je me trouve dans la né « site de faire sur mes ressources pen « nelles des dépenses fort élevées, « suite des exigences de réception el < représentation. Pendant mon absen(«. syndicat de garantie de l'émission « obligations de Panama se forme. « sonne ne songe i m'y réserver une [



)S absents ayant toujours tort. Je relens à la fin de juin. Mes amis, sur le ^cit que je fais de mon voyage et des •ais qu'entraînent les situations honoriques, m'offrent spontanément de me chercher une participation dans Ternison des obligations de Panama. M. de einach seul détient une part importante 3 ces obligations. Il me propose de me >der une participation de 2,500 obligaons, moyennant un versement, contre 1 reçu de lui, de 6,250 francs. Dans la iconde quinzaine de juillet, il m'informe le le bénéfice réalisé est de 13,750 francs . il remet en échange de son reçu un lèque de 20.000 francs sur la Banque > France, comprenant le bénéfice et le trsement préalable effectué entre ses ains... » ael était donc cet inconnu qui venait auver la Libre Parole ? Deux fois en le secrétaire de la rédaction le cherà son domicile ; sur une troisième teno, on dit l'homme en voyage. Avait-il)ar vengeance personnelle ? Voulait-il Ire des papiers et lançait-il cet échanl pour forcer les hésitations des acheï ? Ce pouvait être encore un avertis»nt des administrateurs de Panama. On . plutôt entrevoir un sauveur qui se imposer aux parlementaires et qui < Voyez à quelles extrémités vous ici acculés; moi seul, si l'on m'appelle [a présidence du Conseil, je vous déliera de Panama, comme en 1889 je as délivrai de Boulanger. » 10

The text on this page is estimated to be only 15.32% accurate

110 Caqos j'ai tia L'effet fut immense. Quoi 1 Drumont Delahaye, Andrieux possédaient des a mes 1 A cette chute de Proust, cent cîil' quante députés trébuchèrent. Crut on dans le monde officiai affolé qm tous les autres papiers allaient suivre, e voulut-on prendre les devants ? Le 3 décembre, M, Clément traverse les couloir du Palais-Bourbon tout frémissants de c«Ui longue crise ministérielle qui double I crise panamiste, 11 pénètre dans la Com^ mission d'enquête, — J'ai l'honneur, messieurs, de vous apj" porter les vingt-six chèques que vous réaaf Tous c 1 émoi s'accordenl u'en donnant un tel ordre dt . Clément, le Préfet de polii donne un grand témoignag'e d'amitié 3 M. Constana. M. Clément, cette < persom nalité bien parisienne », demeure debout^ déferent et impassible. Depuis quarante ani qu'il perquisitionne et qu'il arrête pour ' compte des divers régimes, nulle vicisst tude des puissants ne l'étorne. Avec cail vertu qui le détermine, dès qu'il y a t ordre, à ne plus connaître que pour Ĩ9 empoigner au collet les hauts personnaj^ qu'il entourait la veille des égards proto; colaires ;avec son épaisse moustache blag che en brosse, avec ses yeux durs abriti sous de gro3 sourcils noirs, avec sa «r grossière, avec sa politesse raide, avec « allure rogue toute prête à devenir l'épofl vantable brutalité du policier qui
— ^^^

>ns 1 hop I à Mazas I » c'est une Tercet homme-là. sson compté les chèques longuement, 1 dit : Monsieur Clément, je vous rappelle ^-ous êtes lié par le secret. l'autre, qu'une longue expérience re à discerner derrière tous les plasles drames secrets de la peur, de la »ance, tous les bas intérêts, de répon-^ sspectueusement : Vous n'avez pas besoin, monsieur le lent, de me faire une pareille recomation. Je suis toujours lié par le seDFofessionnel et ce n'est pas moi qui birai aujourd'hui. 3lques minutes après, tous les cou(avaient les « chéquards » : Cornélius pour 2 millions, Léon Renault pour } francs, Albert Grévy pour 20.000 fr., >n pour 20.000 francs, Dugué de la mnerie pour 25.000 francs. Barbe S50.000 francs, Devès pour 20.000 fr. I jours suivants, on s'occupa fiévreuit à rechercher quels véritables béné'63 se dissimulaient derrière Kohn, 3. Betzold, Aigoïn, Ëlouis, Bustert, ti, Schmitt, ainsi que sous les signaillisibles des chèques n^* 9.919 et dénoncés et les soupçonnés, bien eussent depuis un mois composé t leurs miroirs leurs traits, ne purent luler au public du Palais-Bourbon use grimace d'un buveur qui vide »ot de vin jusqu'à la lie. Les uns,

The text on this page is estimated to be only 16.54% accurate

lièvreui, donnaient des explications avec des « C'est évident...
Comprenez-moi.,.' Quel eafanliilage... » Les autres blêmes et mous,
circulaient au bras d'un client,, comme un ^àteui guidé par son valet à«
chambre dans un embarras de voitures. Ces ^andes crises morales chez les
hommes d'un certain âge font sortir les maladies qu'ils couvent: celui-ci sent
sa vesaie, cet autre son foie, ce troisième aies întes* tins. Dans cet sir
empe=té, le Irisle Carnol, [si étroit d'épaules, mais doucement têtue, résista
au rude chantage supérieurement orchestré par Constans. Il voyait trop bien
que ce vainqueur du boulangisme, édifié ' sur la reconnaissance des
assemblées, n« sauverait plus ses collègues gratuitement. Après onze jours,
il parvint à constituer., un ministère Ribot, où Rouvier représentait le
groupe Reinach, où Freycinet sOT- ; vait de garant à Herz, où Bourgeois
cou- '. vrait Floquet, où Burdeau valait pour. négocier avec les
administrateurs du Pk- . nama. ' Ces habiles gens sentirent leur impair'
sance à tout maintenir dans l'ombre. L'es- ■ • sentiel, c'était de refuser les
moyens d'ao tion judiciaire à la Commission d'enquête^ ' c'était d'enterrer
les papiers de Reinach ; mais ton cadavre, pourquoi le disputer aux
curiosités populairea î Après vingt joon, -^ feu Reinach ne livrera plus
aucune trace ^ de suicide ou de crime, il amusera, il di-a verlera, au vieux
sens classique, les soitt^l bres curiosités qui traquent les cbéqaaidaJ

s ministres, en don de joyeux avènet, nous décidons qu'à Nivilliers, le décembre, il sera procédé à Texhumaet à Tautopsie de notre regretté banr. ravaté de blanc et vêtu de son frac, le m sortit du cercueil. On l'installa dans baraque en planches improvisée pour irconstancc. Les reporters, avec leurs •ts gourds, prirent des croquis à travers îssures de la cloison et firent voir à la ice intéressée la tête couverte d'un re, le ventre ouvert, les mains qui fouil, les bouches qu'on remplit. Souffle)estô, mais souifle d'épopée I N'atteint-ils pas à quelque grandeur, par leur jesse même, à une infamie shakespeaine, ces parlementaires qui déterrent • ami pour amuser la curiosité publique? Ribot fréquentait les chasses du baron Reinach à Nivilliers, et voici la curée de qu'il organise avec les lambeaux faidés de son pauvre camarade I)n voit à Séville un tableau de Valdès J exécuté sur l'ordre du fameux don juel de Mafiara, débauché repentî dont héâtre a fait don Juan. Les vers dévot deux cadavres ; une banderole nous : Finis gloriæ mundi; dans le fond, sur charnier de crânes, la balance mystique e les mérites et les démérites. C'est une ige d'une bonne philosophie chrétienne lont Murillo disait . « Voilà une toile u'on ne saurait regarder sans se bouher le nez. » Pareillement je dois dérnier la tête en extrayant des journaux 10.

The text on this page is estimated to be only 27.92% accurate

dir les puissants attablés ; i ventre creux, se disent : € t « baron, ce
banquier, ce juif, « ce gambettiste, cette pourri « liers, c'est Tirnage de notre
* iallⁱffi. » On raconte qu'à

The text on this page is estimated to be only 9.02% accurate

Poo mondâ-Jâ, iC^ t, de groupe en I étaient accorUâr en qutQze B
hora d'eux' cet instinct . d'un cheval jlus qu'à vair il yeux étinceI us coulaire,
L ce Rouvier, jb. nains dans IfidMes qu'il V d'uae façon "liniparer qu'à r la
face des)e fait mal à •Js violemment h bouche tout lir un cauche

Ir les puissants attablés ; mais d'à 3ntre creux , se disent : « Ce Reii baron, ce banquier, ce juif, cet Al ce gambettiste, cette pourriture d liers, c'est l'image de notre socié taliste. » On raconte quk Tins

Au temps du Panama 115 la dernière journée du baron de Reinach. M. Rouvier, après avoir sué de honte et de peur à la tribune, fut invité par Ribot à donner sa démission. Il quitta les Finances en se félicitant : — Je serai plus libre. C'est la phrase de Teste, le pair de France concussionnaire, quand, mis en prévention par les pairs instructeurs (Procès Teste-Cubières, 1847), il leur dit : « Je vous remercie de me placer dans cette position qui me rend le droit précieux de défense, » Puisque le ministère ne veut point décamper avec Rouvier, le banquier Thierrée reviendra ; le lendemain 14 décembre, il dit à la Commission d'enquête : — Les vingt-six chèques que j'ai remis à M. Clément ne vous paraissent pas probants. Vous voudriez leurs talons. Pourc[ui] ne pas me les avoir demandés quand je livrais les chèques ? Depuis, hélas I je les ai brûlés. Et il donne des détails bien faits pour aviver le regret public : — Je n'ai pu trop regarder ce qu'il y avait sur ces talons... Il eût fallu s'appli]uer... C'étaient des hiéroglyphes... des espèces d'initiales... des mots... des noms très difficiles à déchiffrer... Enfin j'ai tout brûlé. — J'en aurais fait autant, s'écria naïvement l'un des commissaires, M. Bérard. Le beau mot I Les fiers chasseurs passionnés de revenir bredouille I Les nobles enquêteurs qui, tout en mimant un vérita

de Boisserin, le ministère, qui quer vingt voix, eut une ma VOIX :
271 représentants (cont rèrent à la déclaration de IV qui disait : « Le devoir
du p « Gain se résume en deux me

Au temps du Panama 117 « chéquards », le gouvernement ose décider l'arrestation de Charles de Lesseps, Fontane, Cottu et Herz. Le 16 au matin, MM. Charles de Lesseps et Fontane, les menottes aux mains, montent dans la voiture cellulaire et trouvent à Mazas la nourriture frugale, l'infect baquet. C'est prudent de mettre sous les verrous, un peu à l'avance, les administrateurs que Ton doit juger seulement le 10 janvier. La prison adoucit les esprits exaltés, déprime les plus énergiques. Mais Cottu demeure en liberté. Dès le 10 décembre, Cottu a appelé un ouvrier : « Voyez ce coffre-fort, ces deux secrétaires ; il s'agit de m'emballer solidement tous ces papiers, c'est pour un long voyage. » Et séance tenante, on corda deux énormes paquets, couverts de toile cirée, que le même jour M. Berton, ami de M. Cottu, conduisit à la gare de l'Est. Est-ce M. Cottu, de sa retraite, est-ce M. Constans qui riposte ? Le 19 décembre l'éternel banquier Thierrée déclare qu'il n'a pas brûlé les talons et que décidément il les tient à la disposition de la Justice. Que fallait-il donc entendre quand il déposait les avoir détruits ? Il fallait entendre une invite aux concessions réciproques : si l'on avait mis hors de cause les administrateurs et introduit Constans dans le gouvernement, le cadavre Reinach eût cessé de bafouiller. Marché de dupes, au reste, car le cadavre Reinach ne gît pas tout entier dans la caisse de Thierrée, ni même dans les bagages de Cottu. Il court le monde dans la

The text on this page is estimated to be only 27.30% accurate

des œufs ? — Ah ? je vous en abandonne reprenait Clemenceau,
Rouvie; d'autres... Mais voilà Z... I Je s touché 20.000 francs. C'est un g
venir et nl^în H*aork»»î*

Aa temps du Panama 119 arme. € M. Clemenceau, qui savait depuis c longtemps que j'avais parmi mes dos€ siersla liste de quelques-uns des chèques « parlementaires, m'envoya son ami An€ drieux à Bournemouth, enme priant de € la lui confier. Il m'engageait formelle« ment à ne la montrer qu'à M. Bour€ geois, Garde des Sceaux, pour lui indiquer « le danger qu'il y avait à continuer cette € affaire. J'avais à cette époque des rela< lions trop cordiales et trop intimes avec < le directeur de la Justice pour lui refu4t ser un pareil service et je confiai sur < l'heure à son envoyé non point Torigi« naly mais laphotographiedu document. » Le même soir, dans un conciliabule, merveilleusement secret, quelques ministres se réunissaient en hâte. Ils jugèrent que la situation imposait des sacrifices. Responsables du salut commun, ils décidèrent de livrer quelques camarades. La langue française qui possédait depuis un mois le substantif < cnéquant » venait de s'enrichir du verbe < débarquer ». Ces hauts médecins décidèrent de procéder à l'amputation brutalement, avec une cruauté chirurgicale, car, par rapport au groupe doué du pouvoir de se reproduire, Tindividu ne compte pas. On ignore de quels airs le grand Ribot et Bourgeois si gras, si beau parleur, se dirent :

les œufs ? — Ah ? je vous en abandonne 1 'éprenait Clemenceau, Rouvier r autres... Mais voilà Z... 1 Je s; ouché 20.000 francs. C'est un g£ ^enir et plein d'esprit.

Au temps du Panama 119 arme. « M. Clemenceau, qui savait depuis € longtemps que j'avais parmi mes dos4c siersla liste de quelques-uns des chèques « parlementaires, m'envoya son ami An€ drieux à Bournemouth, en me priant de < la lui confier. Il m'engageait formelle< ment à ne la montrer qu'à M. Bour« geois, Garde des Sceaux, pour lui indiquer < le danger qu'il y avait à continuer cette « affaire. J'avais à cette époque des relaie tiens trop cordiales et trop intimes avec € le directeur de la Justice pour lui refu4t ser un pareil service et je confiai sur « l'heure à son envoyé non point Torigi« nal, mais la photographie du document. » Le même soir, dans un conciliabule, merveilleusement secret, quelques ministres se réunissaient en hâte. Ils jugèrent que la situation imposait des sacrifices. Responsables du salut commun, ils décidèrent de livrer quelques camarades. La langue française qui possédait depuis un mois le substantif « cnéquart » venait de s'enrichir du verbe « débarquer ». Ces hauts médecins décidèrent de procédera l'amputation brutalement, avec une cruauté chirurgicale, car, par rapport au groupe doué du pouvoir de se reproduire, l'individu ne compte pas. On ignore de quels airs le grand Ribot et Bourgeois si gras, si beau parleur, se dirent :

des figures tragiques, des c rude relief, s'ouvrit devant une par une
question sur les bureai laisance de Saint-Calais et de la nard. Vers 2 h. 1
/*2. 1«S pnnlnîra r^r^ ty

lun courait à son poste. Mais ce Parînt trahi n'enfermait pas que ses nseurs : des ennemis plus ou moins lés s'y réjouissaient d'un désastre dont gnoraient encore la nature. Dans ce >s^ quand sur les banquettes ou, debout, des cloisons et à tous les angles, chaeut rejoint ses coreligionnaires, des ses compactes, nettement dessinées et iportance inégale, firent comprendre la graphie morale du Parlement : ici les ►ects, tout auprès leurs alliés, personBment honnêtes, mais atteints par un idale qui fortiâait leurs adversaires, et 1 les agresseurs frémissants de sentir rèche ouverte. uels étaient les sacrifiés ? Combien .breux? On s'interrogeait encore quand, heures, et cet insipide discours de t-Galais et de la Ferté-Bernard ter§, M. le président Floquet se leva pour • • • Je viens de recevoir de M. le ministre a Justice une demande en autorisation poursuites contre cinq députés. la suite de cette phrase, VOfficiel met impie mot entre parenthèses : « (Mouent). » Inexprimable mouvement de jup et de lâcheté I Cinq 1 Pas davan? On crut entendre un long soupir de agement. Les représentants, sans une ction, comme des moutons vers l'abatse pressèrent de leurs bancs vers les ux où ils devaient recevoir copie du isitoire. est là qu'on apprit les cinq noms : 11

122 Ce que j'ai vu Rouvier, Jules Roche, Antonin Pr Emmanuel Arène, Dugué de la Fauo rie. Les autres revinrent à la vie, seulement pour composer leur conte sur quoi tous les yeux passaient. Tei i leur étourdissement qu'ils laissèn boulançiste Millevoye le soin de et de dire la phrase équitable :« Con sur des preuves si légères, sur un en nage du suicidé Reinach, demander i Chambre une mesure si grave, le di neur de cinq grands parlementaires Millevoye força le ministre Bourgeois comparaître avec son Procureur généi devant la Commission. — Vous ne pouvez, leur dit-il, no demander d'abandonner des collègues sa autres preuves. Fausse douceur de sa voix l Ses ye soupesaient l'énorme serviette que Boi geois serrait sous le bras et son apparen pitié ne tendait qu'à arracher au minisi et au procureur les documents qui ! avaient déterminés. L'arrivée de Rouvier, durant ce déb dans les couloirs déserts de députés, c*< ça qui était beau l Des projets (lu gouve nement, Rouvier ignorait tout et prol blement ne craignait rien. Avec son aploi de sanguin fortement musclé, ses larfl épaules, son regard de myope qui ne a gne s'arrêter sur personne, avec tout i aspect singulier d'Arménien transporté c quais de Marseille à Paris, et toujours pi lant haut, de cette admirable voix auf taire qui, depuis quatre ans, brutalise, su

.4n tejnps du Panama 123 mentionne et contient tout ce monde-là, il llait parmi les journalistes, de groupe en jroupe, disant : — Qui cite-t-on sur les chèques ? Cependant les poursuites étaient accoriées à une énorme majorité, en quinze minutes. Ce drame avait mis hors a'euxmêmes amis et ennemis. Par cet instinct pli amasse la foule autour d'un cheval qui s'abat, ils ne songeaient plus qu'à voir la figure des cinq. Sortis, les yeux étincelaats, de leurs bureaux dans les couloirs, ils s'y heurtèrent d'abord à ce Rouvier, mais combien transformé I les mains dans les mains de deux ou trois fidèles qu'il tutoie. Sa figure bouleversée d'une façon inexprimable, je ne puis la comparer qu'à répouvante qui demeure sur la face des assassinés. Une telle angoisse fait mal à voir. Il ne bougeait pas, mais violemment congestionné, ses yeux, sa bouche tout agités, il semblait possédé par un cauchemar d'oik il n'entendait rien. Le bruit s'étant accrédité qu'il allait « manger le morceau », cinquante députés accoururent,rentourèrent,le pressèrent pour le dissuader. € Manger le morceau 1 » Ainsi d'eux-mêmes, dans la salle GasimirPérier, ils adoptaient l'argot des prisons. Se dépitèrent-ils de son entêtement qui sût été leur ruine ? réclama-t-il quelque répit pour préparer sa défense? Ils l'abannnèrent ; il marchait au milieu de cinq Dent quatre-vingts collègues et s'épongeait le fronty coudoyant des amis qui tous tournaient les yeux.

rien que le souci de son équilibre. Là, le grossier Rouvier cet instant on précipite, avec canaille et tous ses vices, vaut ces produits décharnés de l'Écc Trois heures d'entr'acte s'éc

Aa temps du Pànamn 125 leurs boucliers et leurs piques. Le Corse s'était jeté sur du papier et une plume. Il rédigea son discours, sa défense, jusqu'à 6 h. 25, où la Chambre, reprenant enfin séance apprit que sa Commission concluait à l'unanimité pour la suppression de l'immunité parlementaire. Les voix d'Arène, puis aussitôt de Rouvier s'élevèrent. — Je demande la parole. Et leur son courba sur les bancs la majorité atterrée de les avoir trahis. Un député du centre gauche a dit ; « A les voir gravir la tribune dans un pareil silence, j'avais mes jambes qui tremblaient sous moi. » Discours charmant, celui d'Arène, plein de jeunesse et d'une singulière fierté aventurière qui détendait les pires inimitiés. Sa voix cadencée d'Italien montait là-haut vers la tribune des journalistes, leur demandant leurs bons offices au nom de quinze ans de confraternité ; elle s'en allait vers c ceux de là-bas », vers la rive corse, rappeler aux électeurs dix ans d'obligeances réciproques ; puis son couplet, soudain, revenait au nanc des ministres, pour frapper droit au visage et Bourgeois et Ribot. — J'ai constamment servi de toutes mes forces mon parti et soutenu de mon mieux ceux-là mêmes des chefs qui m'envoient brusquement, sans que je m'y sois attendu, cette balle en pleine poitrine. A cet accent d'une certaine générosité cavalière, on distingue nettement un abîme entre notre honorabilité et l'« honneur » selon un tel partisan qui sç ren^ témoin u.

Lt(2uu6ui undcune ae ses pnrases i unaçante méfiance. — < J'ai eu le redoutable bonne le chef du Gouvernement, et si tel, dans les temps réguliers, on à une sorte de secret professio

Au temps du Panama 127 « à la disposition de ceux qui ont l'honneur de diriger les affaires publiques, « dans les temps difficiles que j'ai traversés, alors que je luttais sans méconnaissance qu'il y allait de ma liberté et peut-être de ma vie, je n'ai pas trouvé, je dis-je, les ressources financières pour conduire cette œuvre. On apprend aujourd'hui, paraît-il, à « ce pays, — on le sait partout ailleurs — qu'à côté des hommes politiques il y a des financiers qui, quelquefois, donnent leur concours, quand cela est nécessaire, pour la défense du Gouvernement. Oui, je n'ai pas trouvé dans les fonds secrets, pour les appeler par leur nom, les ressources dont j'ai besoin, et j'ai fait appel à la bourse de mes amis. On accuse quelquefois les hommes politiques « d'avoir emporté les fonds secrets ; eh bien, vous voyez devant vous un homme « qui, non seulement ne les a pas emportés, mais qui a emprunté à ses amis « pour faire face à l'insuffisance de ces « fonds. » Une huée interrompit l'audacieuse accusation de Taccusé. Il se retira, mais pour reprendre avec plus d'élan le même développement et aboutir cette fois à terroriser non plus les ministres ses prédécesseurs, mais le fretin même de la majorité : « Oui, dans tous les pays, dans tous les « temps, tous les hommes politiques dignes « de ce nom ont fait, avec le concours d'amis qui assurément ne rendaient pas

pour regagner sa place, le banc très, il leur dit : — Au moins, vous n'allez pas coucher à Mazas ? Telle était son ignorance de jets qu'il fût venir son r^nlporr

sait cependant le président Floquet, silli de dix années. Chacun, des yeux, cherchait attendait M. Proust, Jules Roche, Dugué de la luconnerie. Nul d'eux ne se leva ; ils aient absents. M. Dugué de la Fauconnerie, fatigué T une goutte violente, venait à petits 18 vers le Palais-Bourbon. Sur le pont ! la Concorde, un journaliste l'arrêta, lui t la catastrophe M. de la Fauconnerie avait jamais prévu un tel résultat de s£^ participation » qu'il considère comme 3s licite. Il rebroussa chemin, et ce ir- là ne coucha pas chez lui. M. Proust passait son après midi au liais de Justice. La veille, en effet, il ait sorti de TAssemblée au bras de .Bourgeois, Garde des Sceaux. — Je veux, disait-il, que M. Franquelle m'entende à nouveau; j'ai des expli-^ tions à lui donner. — Parfaitement, lui répondit le minis3. Et le lendemain, soit ce 20 décembre, . Franqueville, dans son cabinet, vers latre heures, disait à M. Proust : « Je grette, monsieur le député, de ne plus mvoir vous entendre comme témoin ; à tte heure même, la Chambre suspend >tre inviolabilité. » M. Proust déclara à s amis qu'il ne saluerait plus M. Bourois. Quant à M. Jules Roche, amicalement llicité par M. Ribot, président du ConU, et par M. Siegfried, ministre du Com

The text on this page is estimated to be only 13.63% accurate

« "des ministres, mais cnez et «v^ . « neliusHerz qu'on avait mis
SI h. « avait fait si lestement monter « en erade jusqu'aux plus haul l de
notre Légion d'honneur ei : réellement Pair d'être le maître « ^,«0 nnnllOS
et • . . .«y^ % w%0

An temps du Panama 13:5 « par être nommé Grand-Officier. Mais
« pourquoi Commandeur? Pourquoi Offi€cier? Pourquoi Chevalier? Quel
est son « premier titre? Voilà l'énigme, voilà le « grief. « Selon moi, sa
déchéance ne doit pas « seulement être prononcée à raison de la « suspicion
encourue par lui dans ces der^niers jours, mais bien à raison del'étran«
gelé, de l'inexplicable mystère de sa nomi« nation. « Qui donc, parmi nous,
est venu lui

Cornélius Herz, ami de Clemc g^râce à l'intrigue de Glemenc»
Déroulède irrite la plaie vive du et le force à se mettre deboul crie : € Dans
une iournée nareille. «

ble, exagère d'autant son type desséché précis. Les bras croisés, le regard fureteur, la figure verte, il cherche son fle. Et soudain, d'un « Non » brutal, lupe de sa place Déroulède qui repli. Nous réglerons ailleurs les oui et les a vain, le pauvre président, la langue de, intervient : ■ Voulez-vous donc, messieurs, que je nettoie qu'on échange des provocations tribune ? n'est plus qu'un gêneur dont la sonne, les gestes, les observations empêchent de bien entendre et risquent de gâter l'assommoir spectacle. Les plus timides trieraient, exaspérés, la grande injure aficionados : Fuego al alcade ! Perros Icade ! (le feu et les chiens à l'alcade), vérité il s'agit bien des principes parentaires et du manuel de l'honorable i^{er} que ce duel scandalise 1 « Laissez ? les combattants ! que personne déloyaie n'avantage l'un ou l'autre. Parlez, Déroulède, parlez ! » M. Herz, continue-t-il, reconnaît avoir donné à M. Clemenceau 2 millions. Pourquoi ces versements ? Puisque le directeur de la Justice affirme que son journal n'a jamais rien fait pour Cornélius Herz, pourquoi cet habile financier, cet homme d'affaires, plus avide que délicat, t-il placé tant d'argent à fonds perdus ? Ce dilemme me paraît accablant : puist-il est avéré, non seulement par l'attest

The text on this page is estimated to be only 22.89% accurate

« VOUS et votre grand talent d « les affaires du pays et du Pari €
Car c'est à détruire que vou « sacré vos efforts. Que de choî « gens vous
avez brisés ! Ici G< ^/ itn aiiifr«» ai. nnis un antre, e

Au temps du Panama 1874 Cornélius Herz est un agent de l'étranger ! » De ce haro qui jette son adversaire hors de la loi, Déroulède s'empare : « Oui, Cornélius Herz est un agent de l'étranger ! quel deuil et quelle tristesse ! » Un étranger, un cosmopolite de race hostile, d'origine germanique, dont une naissance accidentelle en France ne saurait faire un Français, un Allemand, est venu mettre en coupe réglée nos fortunes, vivre grasement et copieusement dans ce pâturage de l'Europe et, non content de nous avoir emporté de l'argent, c'est aussi un peu d'honneur qu'il nous emporte ; et il est là, de l'autre côté de la Manche, impuni[^] joyeux, railleur. Je : : , ■ '-f2.

dissements continuaient encore aul Déroulède, fut un « A moi,
mes a — 4c II est facile de produire de K accusations, mais il y a, depuis vii
K que je siè^e dans les assemblées < qui me voient tous les jours à W

se solidarisent étroitement avec vous. Cette voix parut grêle dans le silence s fidèles, et donna l'impression pénible me manifestation manquée. C'est de mauis effet au théâtre qu'un seul figurant nplisse le rôle de la foule. Clemenceau sentit. L'orgueilleux répondit rudement : — Je n'ai besoin du témoignage deperane. Mais il comprit sa solitude, la puissance s haines qui l'encerclaient. Pendant gueles secondes où il cherchait la meilleure :tique, il eut de ces mouvements qu'on it dans le cou du taureau quand cette te voudrait forcer et n'ose plus. Il reconnut que Herz avait commandité Justice mais il nia d'avoir sollicité cune décoration pour ce personnage et ivoir jamais subi son influence politique. il servi par cet argument, il chercha lo ble de la Chambre en rappelant le bouigisme. « Malgré les sollicitations du général Boulanger, M. Cornélius Herz n'a pas ^oulu le suivre dans la campagne bouangiste. Il le paye aujourd'hui. Et, en ce jui me concerne, je l'expie à mon tour...» Comme l'appel aux amis, cet appel à nion anti-boulangiste échoua. Alors rasnblant toutes ses forces, Clemenceau face à la grande accusation, Cornélius 5PZ agent de l'étranger : cinjure suprême que, je l'avoue, je ne îroyais pas avoir méritée de mes plus

The text on this page is estimated to be only 24.06% accurate

« laits uc lia turc a iciire ueicrcr r « lius Herz devant le Conseil d
« il y serait déféré. » Nul n'écoi phrase exsangue. Il n'y avait pli vernement.
Le dernier taureau t' monde saute dans l'arène pour 1 1 «A^ ûf]p(, ^
banderilleros)

Au temps du Panama m duel Glemenceau-Déroulède. Cornélius Herz agent de l'étranger. » Tout sentait la révolution. Tout prophétisait : ville prise et bataille gagnée. VIII GATEUX DEPUIS PANAMA Le lendemain, mercredi 21 décembre, il Y eut foule à la Chambre. Non pour rimpôt sur les opérations de Bourse, mais pour guetter une réapparition possible du Procureur général. On signalait l'absence de plusieurs hommes politiques. Leurs concierges, interrogés par des reporters, les disaient en voyage Dans cette lourde atmosphère de peur, toute la journée le troupeau attendit qu'un courant se dessinât. Vers le soir, quand on eut apporté des lampes sur les longues tables de la Salle de lecture, on commença de distinguer l'échiquier. Un mouvement de résistance à l'épuration apparut. Cassa gnac discourait dans un groupe. Debout, avec sa grande habileté, son zézaïement léger et son geste loyal, il répétait sous toutes les formes. — • Entre collègues, on doit se soutenir. Je n'admets pas que nous livrions, comme nous l'avons fait hier, Rouvier. On sait que je ne ménage pas mes adversaires, mais il y a une solidarité entre députés.

— Nous vous tenons l'enterreir

Au temps du Panama 143 si flageolantes et des physionomies si parlantes que de leurs bouches, comme dans certains dessins ingénieux, une banderole s'échappait : « Je suis un chéquard et j'ai touché tant. » L'histoire put prendre de belles photographies : Bouteiller, plus blanc que le journal qu'il essayait de lire ; Rouvier, seul comme un sanglier ; Proust définitivement décoiffé ; Baïhaut quêtant un certificat comme il en avait tant distribué sur l'estrade de la Société pour l'encouragement au Bien » ; Bourgeois levant les bras au ciel ; Ribot supportant avec une aménité toute philosophique l'ignominie dont il couvrait ses coreligionnaires, parmi lesquels Jules Roche lui ruait dans le ventre. Celui-ci en huit jours fit un vieillard ; de cet autre, les chairs devinrent molles et tombantes ; le sang acre de ce troisième lui corrodait la peau. A tous il eût fallu l'air des montagnes, une station d'altitude moyenne, mille à quinze cents mètres, mais ils devaient trotter dans l'atmosphère particulièrement malsaine pour eux du Palais Bourbon et du Palais de Justice. Un grand nombre stationnaient contre la porte soigneusement fermée de la Commission d'enquête. Parfois de grands éclats de voix la traversaient. Il faut avoir vu Rouvier, son mouchoir en tampon dans la main, le jour qu'Andrieux déposa, guetter, interroger sans vergogne tout sortant, Suelle que fût sa nuance Carrément il emandait : ' — Qu'est-ce qu'il raconte ?

The text on this page is estimated to be only 28.79% accurate

saient, pianaieni, la lete nau daient intimider les petits p duels
énergiques ; pour s'é' de venir en séance, ils buy; ils couraient les maisons
pub terie, mais non pas force ; c' j^^ ^ .^ ! .,- - * - 1

Au lemps du Panama 115 quante députés manquaient d'estomac. Ballottés par les journaux, par la Commission d'enquête, par le juge d'instruction, ils avouaient aux regards « ce qu'ils avaient dans le ventre ». Autour des plus notables, les clients se groupaient : ils suivaient leur malheureux patron jusqu'à la première porte interdite au public; ils l'attendaient et le défendaient dans la salle du Laocoon ; à la sortie, ils le renseignaient. Mais des petits chéquards, chacun se détournait rudement. C'est ce Rouvier apoplectique et fortement musclé qui faisait tête avec le plus d'énergie à la meute des révélations. Par deux fois pourtant, on le sentit sur ses boulets ; dans deux détresses, la Chambre soulevée de cruelle curiosité crut le voir qui s'avouait un pauvre homme exténué. Spectacle inoubliable, ces deux gestes rapides I Ce fut d'abord quand il exposait à la tribune son système de défense (séance du 23 décembre). — « M. Vlasto a avancé au Gouverne« ment une somme de 50,000 francs pour € parer à l'insuffisance des fonds secrets, « et cette avance a donné lieu à un règle€ ment entre ce financier et M. de Rei« nach, qui désirait participer à cet acte « généreux. » Voilà qui contredisait Vlasto. Celui-ci, devant la Commission d'enquête ,le 6 décembre précédent, avait affirmé que le chèque de 50,000 francs et un autre de 40,000 lui 1:3

tes les ruses parlementaire cette séance qu'après avoir t tempête, il
forçait enfin les h ser par ces mots d'homme « Dans toute autre circonstar «
festatiōriR nniirraifint me f

An temps du Panama 117 Santerre, qui couvraient la voix des suppliciés sur l'estrade de la guillotine, revenait pour le balayer. Nulle force, il l'avait dit, ne pouvait le chasser ; seulement il était submergé. Par instant, il semblait qu'on ne vît plus qu'un bras, une main battre l'eau, persister. Et, presque asphyxié déjà, d'une voix qui fit d'autant plus impression, il criait : — « Quels cœurs avez-vous donc, vous » qui accablez ainsi d'interruptions un < homme qui se trouve à la tribune dans « les circonstances où j'y suis ? > En se livrant aux délices de cette puissante tragédie, Georges Thiébaud disait : — Il serait dommage pour l'art que cet homme fût vraiment innocent et que sa protestation ne fût que le cri banal et spontané de la vérité, au lieu d'être le fruit savoureux et pervers d'une haute culture politique. Son deuxième et son pire geste de vaincu, c'est lors du vote par appel nominal, pour l'élection de M. Casimir-Périer, quand il gravit la tribune à son tour pour époser son bulletin, et qu'il y eut ce scandale de M. de Bernis criant : — A Mazas I à Mazas 1 Le président d'âge qui occupait le bureau ne savait point couper court. Personne parmi tant d'obligés du ministre déchu ne s'interposait. Celui qui écrit ces lignes, assis comme secrétaire d'âge au bureau, et ayant à recevoir de chaque député qui vient de voter une petite boule pour la comptabilité sentit contre sa main trembler les

The text on this page is estimated to be only 27.45% accurate

unambre, le banc des ministres banc des accusés. Ils avaient c
haines dans le dos, de la défianc extrémités de la salle, parfois l' face . —
C'est toi, Viette, qui m'as f

Au temps du Panama 140 de belles étrennes : le lent étranglement de Baïhaut. On peut comparer ce que subit l'ancien ministre au supplice du garrot, qui est, comme on sait, un morceau de bois court que l'on passe dans une corde pour la serrer en tordant. A l'ordinaire, le patient est dissimulé sous un capuchon. Cette fois, la chose se fit à visage découvert. On ne perdit pas un jeu des muscles du chéquard. Pour apprécier ce drame, il faut savoir que M. Baïhaut avait pour ami intime M. J. Armengaud. La vie tourna cette amitié en haine. Peut-être ces faits appartiennent-ils au public ; M. Armengaud les énuméra dans une suite de placards que tous les députés reçurent par ses soins au début de l'année 1890. Ils conviendraient pour donner à ce drame son fond magnifique de sauvagerie urbaine. Sacrifions-les : ce livre audacieux et dur refuse de prendre un seul trait dans la vie privée des hommes publics. Quand la campagne sur le Panama fut amorcée, M. Armengaud dit : — Il en est. Je ne le sais pas **^ le crois. D'où, comment sortira la Je rignore : elle sortira. Trois fois il vit des hommes à la Librl Parole. Baïhaut osa solliciter une audience du Président de la Républio. C'étaient deux camarades de Polytechnique et de Ponts et Chaussées. On dut que Baïhaut confessa « une minute d'»arement >. C- ^ not pensa qu'un injuRe silence -•- " mieux que les tonnerijs de la Jv^' in*ot» > /

150 Ce que j'ai vu \ Si le Président de la République adressa à M. Baïhaut quelques observations sur le devoir et sur l'honneur, celui-ci dut se promettre de les utiliser dans son prochain discours de vice-président à la « Société nationale d'encouragement au Bien », car sur « le devoir et l'honneur dans la vie », sept mois auparavant (en mai 1892), lors de la distribution des récompenses au Cirque d'Hiver, il avait lui-même laissé[^] comme disent entre eux les polytechniciens. Cependant toute la France suivait l'atroce duel. On écrivit de province à M. Armengaud : « Je puis vous affirmer qu'en juin 1886 M. Baïhaut a fait un dépôt de 375,000 francs au Comptoir d'Escompte. Renseignez-vous près du caissier. » M. Armengaud nous dit qu'il refusa < le rôle de délateur ». Ni de près, ni de loin, il n'avertit le juge. Celui-ci pourtant fut informé. La scène fut magnifique quand Baïhaut, que le magistrat interrogeait de l'air le plus naturel, commença de nier sans un frémissement, avec une voix moyenne d'aimable homme un peu importuné, et que soudain, de la pièce voisine, le caissier surgit. Le concussionnaire s'effondra. Sur Baïhaut terrassé, tous ses amis se jetèrent. On eût dit d'un poulailler qui se rue sur un poulet malade, mais c'é^plus réfléchi : ils voulaient[^] en le dé[\]an[^], faire disparaître celui qui les ce - % ^•^ ^ 9.

"qfàiidps opérations de vidange à

Au temps du Panama 151 ouvert n'étaient qu'un jeu pour le ministère auprès de ses travaux souterrains. Ne devait-U point poursuivre Arton et se garder de l'atteindre, solliciter l'extradition de Herz et supplier l'Angleterre de la refuser I Errant de ville en ville, le col de sa houppelande juive dressé sur ses oreilles, le petit Arton se proposait comme un sau veur au parlementarisme. Le 24 décem^ bre, il écrivait à un ami: « Affirmez bien au gouvernement que « personne n'a eu de moi une liste quel« conque; tout est basé sur des on-dit, < sur des conséquences que l'on tire des 4c autres indiscretions et révélations. Il y < en a eu certainement de la part du mort, « mais aussi de la part des gens du Pa« nama, de Gottu, etc. Moi seul, je puis « juger de cela. Parfois ilmesemble qu'une « entrevue avec le gouvernement serait « bien utile pour lui, à moins qu'il ne soit 4c trop tard et que les révélations des gens 4c du Panama, de Cottu, etc. Moi seul, je € puis juger de tout, je sauverais bien des « choses. Et vrai I les accusateurs ne € valent pas les accusés. » Le ministre de l'Intérieur, immédiatement, dans la matinée du 26 décembre, dépêchait à Arton un négociateur. L'agent Dupas passait avec Arton trois jours et Une nuit à l'Albergo délia Luna, à Venise. A cette époque Arton n'était poursuivi que pour ses détournements au préjudice de la société « La Dynamite ». — Les ennemis du gouvernement m of

qu'après la suite des événements malheureux, elle ne pourrait le profond dommage porté à l'ité. Ces ébranlements, que si dissimulent tant bien que ma

Au temps du Panama 133 Au dernier acte d'une course en Espagne, quand Vespada a mal planté son épée et que, demi-assassiné, le taureau blanchit d'écume et beugle, on voit, pour en finir, le cachetero sauter par-dessus la barrière. Le coup de grâce I Le couteau plonge et atteint la moelle : la bête tombe, lourde, foudroyée. A cette seconde, un jour, aux toros de Séville, près de Sturel, une belle jeune fille trouva l'un de ces gestes impurs de volupté qu'il y a dans les danses espagnoles, pour révéler, par un mouvement involontaire de tout son corps, que la douleur, le plaisir, quelque chose de suprême enfin avait pénétré. L'excitation de cette longue tauromachie parlementaire empêchait, en décembre-janvier, Sturel de dormir^ et dans ses longues insomnies, mêlant la jeune Espagnole en mantille, souliers de satin aux pieds et fleurs à la tête, avec Baïhaut tout blême qui s'embarrasse les pieds dans ses entrailles, comme un cheval éventré, et avec Rouvier congestionné, qui beugle dans le cirque, il se répétait : «Je n'aurai d'apaisement qu'après le Î poignard du cachetero coupant la moelle de abête, achevant enfin le parlementarisme. » IX LES BOUCS ÉMISSAIRES Les débats de la Cour d'assises s'ouvrirent le 8 mars 1893. Le public comptait que MM. Charles de Lesseps et Fontane, assis

Et comme le président Tinter — Bon, bon l dit- il, je ne veu vir
de bouc émissaire. On ne le pourchassa pas outr C'était clair comme le jour
: n la Commission chnrtr^t^ A'Mt^A'tr^^

An temps du Panama 155 répété le juge d'instruction, comment expliquez-vous que, le lendemain du jour où les arguments de la Compagnie vous convainquent, vous payez vos dettes ? — Je m'expliquerai devant le jury. — Deux cent mille francs I Vous avez 200.000 francs I Gela ne se trouve pas dans l'ô pas d'un cheval. — Devant le jury 1 devant le jury ! Cinq mois, s'il obstina. Puis, en Cour d'assises, à la question du président : — Et les 200.000 francs. — C'est bien simple, monsieur le président, c'est un remploi de la dot de ma femme. — Un remploi 1 pouvez-vous le justifier ? — Par des actes, des papiers notariés. — Vous les avez ? Son avocat fit passer au jury une liasse énorme de papiers: remplois dotaux, aliénations, saisies, partages, etc. On sait combien est difficile la lecture d'actes grossoyés. Que pouvaient y voir ces douze braves gens ? — Mais pourquoi n'avez-vous rien répondu à l'instruction ? — Je préférais réserver mes moyens de défense pour messieurs les jurés. Le ministère public aurait pu réclamer une suspension de séance, examiner les pièces avec un notaire jusqu'au lendemain, mais le gouvernement ne tenait pas à une condamnation. Antonin Proust, Dugué de la Fauconnerie et Gobron ne niaient pas d'avoir reçu

qu coastuait-once pillard, ii laissait indemne le sénateur AU
de la famille des grands vo Grévy-Wilson, qui avait fourni i la même
justification? Au total, le sextuor, bien qu'e

Au temps du Panama J57 i; nât vers le banc des accusés : « Mais parlez donc, Cottu, Lesseps! vous par qui j'ai levé ces gibiers l » Heureusement pour les amateurs, il avait bien fallu convoquer et interroger les Floquet, les Ranc, les Clemenceau, les Freycinet, les agents Soinoury et Nicole. Charles de Lesseps raconta les services rue lui avait offerts Cornélius Herz, les (OO.OOO francs que lui avait démandés Floquet, l'intervention de Clemenceau, Floquet, Freycinet et Ranc pour qu'il versât 12 millions à Cornélius Eferz qui les domptait ou les apprivoisait. Certaines nuances d'ignominie les plus rares ne peuvent apparaître que si le monde parlementaire se superpose au monde judiciaire: dans cette revue de tous les chantages, on vit les parlementaires faire chanter les femmes elles-mêmes. Sur Pinvitation de M. Loubet, ministre de Tintérieur, M. Soinoury, qui reçut immédiatement comme récompense la direction de Tadministration pénitentiaire et la croix d'officier de la Légion d'honneur, avait proposé à M°*« Cottu en Sieurs qu'elle allât chercher dans le cachot e son mari quelques noms de chéquards droitiers, moyennant quoi Cottu serait relâché. Des huées accompagnèrent ces divers personnages. Le pompeux Floquet eut les yeux gros de larmes. Les magistrats, inquiets que tout ne sautât, touchaient à ces nobles témoins avec les précautions des gens de police quand ils transportent une marmite à renversement. 14

l'une de ces caravanes. Aux guî Palais de Justice, gardés par des
pauxy ils se nommèrent et Pof paix s'inclina si drôlement : « I comment
donc ! passez, Monsieur la foule ricana ae la façon la pi

An temps du Panama 150 Un parlementaire élégant ayant déclaré, du'un ton fort aristocratique : , — Bigre l ça ne sent pas bon ici. Quelqu'un répondit : — Ça sent les boucs émissaires. Cette semaine des boucs émissaires, après les scandales du Palais-Bourbon, après la « Première Charrette » après la « Journée de l'Accusateur », demeure surtout mémorable par son caractère canaille. Tout ce monde d'avocats, renseigné sur cette comédie politico-judiciaire, ricanait sifflait, crachait. Les plus naïfs stagiaires disaient : — Leur crime, c'est de s'être laissé pincer. Le 21 mars, tous, sauf Baïhaut, furent acquittés. L'innocent Sans-Leroy retourna avec son beau ruban de la Légion d'honneur jouir dans l'Ariège du bien-être que lui avait constitué son industrie. (Il est vrai que le 23 mai la Cour d'assises devait condamner Arton par défaut à la dégradation civique, à cinq ans de prison et à 400,000 francs d'amende « attendu qu'il est suffisamment établi qu'en mars et avril 1888 il a corrompu par ses promesses et présents M. Sans-Leroy, député. » — Voilà donc le même fait certain ou faux, selon les besoins de l'intrigue. La tragédie, qui rapidement s'était faite comédie, devient une basse bouffonnerie...) En sortant du greffe, les acquittés se rendirent chez l'un d'eux qui offrait un lunch, comme c'est la coutume après un mariage ou une réception académique. Le mot d'ordre avait couru : « Antonin Proust

The text on this page is estimated to be only 23.39% accurate

TABLE DES MATIÈRES I. — Premiers roulements du tonnerre.
7 II. — Des éclairs dans les ténèbres. . . 16 ni. — Un rat empoisonné 36 IV.
— La journée d'agonie du baron de Reinach {19 novembre i\$92\ . . 53 V.
— L*accusateur (ii novembre 189!), . 84 VI. — Le cadavre bafouille 99
VII. — La première charrette {20 décembre 189Î) 120 VIII. — Gâteaux
depuis Panama 141 IX. — Les boucs émissaires 153 Mayenne, Imp. Gh.
GOLIN.

The text on this page is estimated to be only 7.50% accurate

^^ r